1re Année - N° 52 NUMÉRO ANNIVERSAIRE 24 Octobre 1929
1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 1 FR. 25

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Nuits de Montmartre

(Photo Détective).

... « Les agents, revolver au poing, ressortirent du "tunnel", tenant un homme sous le feu de leurs lampes électriques. »

(Lire pages 3, 4 et 5, les secrets et les drames de Montmartre, dévoilés par J. Kessel.)

LA LANTERNE SOURDE

Partout... Pour tous...

DÉTECTIVE a tenu sa promesse, il a réalisé le programme qu'il s'était fixé au premier jour : *Partout... pour tous...*

Ces chiffres consacrent le succès : 200.000 lecteurs suivirent, à leurs débuts, nos efforts... Leur nombre s'est accru avec une cadence progressive :

Au premier janvier, 300.000, puis le chiffre grandit : au numéro anniversaire de sa création, *Détective* peut saluer avec fierté ses 600.000 lecteurs.

Chaque jour, de nouveaux amis se révèlent à nous : plus que leur masse impressionnante, il nous plaît de souligner la sympathie et l'intérêt soutenu qu'ils portent à notre maison.

Nous trouvons dans leur sentiment la récompense de nos efforts et la raison de notre succès : la collaboration du lecteur, intelligente, efficace, fertile en enseignements, en conseils, en directives de tous ordres, fournit à un organe tel que le nôtre une impulsion grandissante et lui donne sa véritable vie.

∴ ∴ ∴

600.000 lecteurs ! d'aucuns s'étonneront du chiffre ; le chiffre est là... S'ils s'étonnent, c'est qu'ils n'ont pas encore compris que *Détective* correspond à un besoin impérieux de notre époque. Il fallait une formule neuve... *Détective* l'a trouvée. *Sa devise*, elle a été inscrite en tête de son acte de naissance, son premier numéro :

« Symbole unique du temps présent, avide de vérité. »

La vérité ? Nous l'avons cherchée partout et toujours.

Et ceci explique et justifie l'adhésion enthousiaste de notre cher public.

∴ ∴ ∴

Formule nouvelle qui s'est imposée : et pas seulement aux quatre coins de la France, mais encore à l'étranger.

De partout : Amérique, Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, on suit *Détective*, on le regarde ; on n'avait pas encore vu *cela*.

Public immense, toutes les classes de la société, tous les milieux : hommes de science, techniciens, magistrats et avocats, foule curieuse, qu'attire le fait divers, ceux qui recherchent, ceux qui jugent, ceux qui défendent, ceux qui souffrent.

Détective aurait pu limiter son effort : une documentation sérieuse, complète, suivant immédiatement le fait, illustrant l'actualité. Il vise plus haut, il poursuit un autre but : ses campagnes l'attestent.

Chaque fois qu'il s'est agi de secourir des malheureux, victimes d'une erreur judiciaire ou injustement frappés d'une peine impitoyable, il est venu à leur aide.

Et plusieurs fois, déjà, il a gagné la partie...

Ce n'est pas au hasard, ou aveuglé par une sentimentalité stupide, dangereuse, qu'il a agi, mais pour servir la Justice.

Et pour servir, du même coup, l'ordre social.

∴ ∴ ∴

Car *Détective* complète sa mission en protégeant la société : contre les criminels, les escrocs, les chenapans de tout acabit, en mettant en garde d'innocentes victimes éventuelles, toutes désignées aux coups de ces coquins... il démasque le crime, parfois le prévient et le paralyse, il aide à l'enquête : il collabore à l'œuvre de défense sociale.

Il réserve sa pitié à ceux qui en sont dignes ; pour les autres, il exige des pouvoirs publics l'exemplaire répression.

Il défend, mais il attaque... et comme au premier jour, et à la même place, il peut dire : « ... A ses seuls périls, à son seul honneur, *partout, pour tous.* »

Nous rappelons à ceux de nos correspondants qui ont, soit des articles, soit des documents photographiques à nous soumettre, de vouloir bien les adresser à la Direction de « Détective », 35, rue Madame, Paris (6e).

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Étrange silence

Nous avons annoncé jeudi dernier un reportage de notre envoyé spécial Paul Bringuier : *Sous le domino de Venise*, qui devait paraître dans ce numéro anniversaire.

Parti de Paris dimanche 13 Octobre, son plan était de s'arrêter quelques jours en Italie, avant de poursuivre sa route vers l'Albanie et la Grèce.

Or, depuis qu'il a franchi la frontière italienne, nous n'avons plus reçu aucune nouvelle — lettres ou télégrammes — de notre collaborateur. Son article et les photographies l'accompagnant, qu'il devait nous envoyer au plus tard vendredi 18 Octobre, ne nous sont pas parvenues.

Nous formulons l'espoir qu'aucun accident grave n'est la cause de ce silence, et que la poste seule est coupable du retard qui prive nos lecteurs de l'article annoncé — et non pas la censure d'un pays " ami de la France " — où les journalistes n'ont pas toujours la libre disposition de leurs mouvements.

Les mots de « Campin »

Me Campinchi plaidait.

Son client, un Américain, se voyait reprocher d'avoir pris à tort, en France, à la faveur de son titre d'attorney, la qualité d'avoué dans une affaire de divorce.

La partie adverse réclamait une condamnation et d'impressionnants dommages-intérêts. Il est nécessaire d'ajouter que cette partie adverse se présentait en la personne du mari trompé.

Et « Campin » de s'indigner :

Ainsi, Monsieur, il ne vous suffit pas d'être cocu, vous osez encore avoir le front de...

S'interrompant, avec un sourire à l'adresse de la Cour :

Le front est bien ici l'expression qui convient...

PASSE-PARTOUT

L'homme du tombeau

par *Albert LONDRES*

LA première fois que j'ai vu Dieudonné, c'était au bagne. Il y a six ans de cela. Il souffrait depuis onze ans.

C'était dans les locaux disciplinaires de Saint-Joseph des Îles du Salut. Son nom était écrit sur la porte d'une des cellules.

— Celui de la bande à Bonnot demandai-je.

On me répondit « oui ».

Le gardien fit jouer le judas. Une tête s'encadra dans l'ouverture. C'était celle de Camille, Eugène, Marie Dieudonné.

Il avait sauté de son bas-flanc comme une bête qu'on délivre. Il venait de la nuit. Ses yeux clignotaient, comme des ailes de papillon, à la lumière. Il était à demi nu. J'avais mon chapeau sur la tête. Je ne le retirai pas. J'étais un visiteur. Mais il était prisonnier...

Eugène Dieudonné et Albert Londres dans le parc de Rio de Janeiro.

— Je viens voir ce qui se passe ici ! lui dis-je. Désirez-vous me parler ?

— Oui, oui, je voudrais vous dire des choses. Oh ! je n'ai pas à me plaindre, mais des choses en général sur la vie cruelle du bagne.

Sa voix était étouffée, comme s'il venait de faire une longue course ; cependant sa cellule n'avait qu'un mètre cinquante de large. Il y était enfermé depuis huit mois.

Cette tête qui parlait ajoutait encore au cauchemar de l'endroit. Je demandai que l'on ouvrît la porte.

On le fit.

Dieudonné se redressa. Il avait de grands yeux avec de la fièvre au fond, pas beaucoup de chair sur la figure ; aussi les pommettes pointaient-elles. Il se tenait au garde à vous, mais sans force physique.

— La vie au bagne, dit-il, est épouvantable. Ce sont les règlements qui nous accablent. Ils trahissent certainement dans leur application l'idée des hommes qui les ont faits. C'est comme un objet qui tombe de haut et qui arrive à terre, son poids multiplié. Aucun ne peut se relever. Nous sommes tous écrasés...

Un rayon de lumière pénétrait ce tombeau. Au point où le rayon touchait la dalle il y avait des livres.

Il était au cachot pour sa deuxième évasion. Il ne se plaignait pas.

— Oui, disait-il, d'une voix toute simple, on me châtie sans méchanceté.

Le commandant qui arriva là-dessus lui mit familièrement la main sur l'épaule.

— Voilà un garçon intéressant. Un ouvrier modèle. Un exemple. Il a su se préserver de toutes les tares du bagne. Quand il a fini de travailler avec ses mains, il étudie dans les livres la mécanique, la philosophie. Que lisez-vous maintenant ?

Dieudonné ramassa des Mercure de France et les présenta :

— Vous voyez assez clair ?

— Merci commandant.

— Je ne devrais pas vous demander cela. Votre cachot n'est pas réglementaire. Dites-moi du moins que vous n'y voyez rien, pour le repos de la conscience.

Ils sourient.

Le sourire est une fleur rare aux Îles du Salut.

— Il s'est évadé de Rizale, dit le commandant. C'est un des plus beaux exploits du bagne. Quatre-vingt-quinze chances de laisser ses membres aux requins. Comment vous a-t-on repris sur la grande terre ?

— Epuisé, commandant.

— Il a même repêché un gardien une fois ! N'est-ce pas ?

Dieudonné esquissa un geste du bras.

— Voyons, dis-je au commandant, le cas de Dieudonné est troublant. Beaucoup de gens croient à son innocence.

— Du fond de ma conscience je suis innocent, dit Dieudonné.

Il reprit encore :

— Mais qu'importe ! Ici on ne se souvient même plus d'avoir été un petit enfant !

Là-dessus, on referma l'enterré vivant dans son tombeau.

Je l'ai revu quatre ans plus tard, au Brésil. Il avait réussi sa dernière évasion. Ce n'était plus le même homme.

Il était coiffé d'un canotier et vêtu de bleu marine. Il avait des moustaches en brosse et des souliers tout neufs du matin même. Il n'était pas follement gras, ses yeux brillaient, mais c'était à cause de la Belle et non plus de la fièvre...

— Je ne vous reconnais pas exactement, lui dis-je, de la rambarde, mais je comprends que c'est vous !

Il s'excusa :

— Je n'en pouvais plus. Il faut être un homme pourri pour consentir à vivre au bagne quand on est innocent !

L'homme était retrouvé. Ensemble, nous errâmes dans Rio. Il me raconta son histoire et bien d'autres — celles qu'il va vous raconter lui-même. Puis il fallut penser au retour. Il n'aurait pas voulu rentrer entre deux gendarmes, à cause de son fils qui ne l'avait jamais vu à l'état de prisonnier. Enfin, sa grâce fut signée. On lui donna son passeport. Il se dépêcha d'aller acheter une valise. Une saleté de valise, incapable de supporter un seul voyage. Quand je le lui fis remarquer, il eut un haut-le-corps.

— Une saleté ? Une valise d'homme libre ? Voilà quinze ans que je rêve à cet objet. Une saleté ?

C'était un grand jour. Nous ne nous quittâmes qu'à minuit. De ma fenêtre de Santa Theresina, je le regardais descendre la rue Candido Mendès. Il s'arrêta contre un bec de gaz, tira un carnet de sa poche, il se mit à le lire, à le tourner en tous sens, puis il le contempla : c'était son passeport !...

Il t'a conduit à Paris, mon vieux Dieudonné, ce passeport. Tu as revu ta femme et ton Pierrot, celui qui, tout petit lorsqu'il venait dans ta prison, ne comprenait pas et te disait : « Pourquoi ne rentres-tu pas avec nous à la maison ? C'est-y que tu es malade ? »

Tu ne cours plus après la Belle, mais après les clients. Tu es redevenu menuisier-ébéniste, comme autrefois, comme à vingt ans. C'est bigrement meilleur de ruminer, au lieu de projets d'évasion, des plans de meubles !...

Tu n'as plus le crâne et le visage rasés. Ma parole, tu as même engraissé. Tu fais partie de la viande qu'on soigne !...

Mais je savais bien que tu n'avais pas oublié !...

Albert LONDRES.

Lire pages 10 et 11 :

FORÇATS

Premières étapes sur la route du bagne

par

Eugène DIEUDONNÉ

LES ÉNIGMES

Grand concours hebdomadaire

Voici la liste des gagnants de la 1re Énigme

(36 réponses justes nous sont parvenues)

1er prix (50 points), François CLEMARON, rue de la Varizelle, IZIEUX (Loire) ; 1.000 frs.
2e — (40 points), Ivan HENKENS, 8, place des Béguinages, LIÈGE (BELGIQUE) ; 500 frs.
3e — (35 points), Robert BAUDOIN, 9, rue des Bouvets, PUTEAUX (Seine) ; 250 frs.
4e — (30 points), René ALHASSERIE, 25, rue du Pré-Saint-Gervais, PARIS ; 150 frs.
5e — (25 points), H. FAVIER, 87, route de Rabat, CASABLANCA (Maroc) ; 100 frs.
6e — (24 points), G. CARSIQUE, 221, rue Championnet, PARIS; 50 frs.
7e — (23 points), Mme Rosa FOURCAUT-COSTE, 50, boulevard de la Villette, PARIS ; 50 frs.
8e — (22 points), PARCE, av. Beaudoin, DEUIL (Seine-et-Oise) ; 50 frs.
9e — (21 points), SUCHARD, 12, allée des Dames, BOIS COLOMBES (Seine) ; 50 frs.
10e — (20 points), O. CAZAUX, 124, r. de Colombes, COURBEVOIE; 50 frs.
11e — (19 points), Mlle SALETTES, 1, r. Larrey, PARIS ; 50 frs.
12e — (18 points), G. RAUZIER, 94, rue de la République, BISSEGES (Gard) ; 50 frs.
13e — (17 points), Paul COSTE, 50, boul. de la Villette, PARIS ; 50 frs.
14e — (16 points), F. RAYNAUD, 22, r. H.-SANNOIS (S.-et-O.) ; 50 frs.
15e — (15 points), Mme QUINCHON, 33, rue Calmels, PARIS ; 50 frs.
16e — (14 points), Paul BONIFAY, 11, boulevard Jean-Jaurès, AUBAGNE (Bouches-du-Rhône) ; 50 frs.
17e — (13 points), V. HARLLING, 29, allée de la Madeleine, BOBIGNY (Seine) ; 50 frs.
18e — (12 points), MALLET, 23, r. Tables Claudiennes, LYON ; 50 frs.
19e — (11 points), Pierre GLACIS, 27, rue de Metz, AMIENS ; 50 frs.
20e — (10 points), Jean ROSSI, 100, rue Saint-Lazare, PARIS ; 50 frs.
21e — (9 points), Raymond GERMAIN, 6, rue Séguier, PARIS ; 50 frs.
22e — (8 points), Charles PHILIT, Côte Garenne, 2, ROMANS-SUR-ISERE (Drôme) ; 50 frs.
23e — (7 points), Ernest LEMPEREUR, Hôpital annexe maritime Service 3, BERCY PLAGE (Pas-de-Calais); 50 frs.
24e — (6 points), Ernest LHUISSIER, 1, av. Gelda, COLOMBES; 50 frs.
25e — (5 points), Alexandre RICHE, 20, impasse de l'Abreuvoir, ISIGNY-SUR-MER ; 50 frs.
25e — *ex-aequo* (5 points), Marc CHAPIGNAC, Fondschevalier, ANNONAY (Ardèche) ; 50 frs.

Lire, page 12, le règlement du concours, la septième énigme et la solution de la cinquième.

DANS CE NUMÉRO :

Pages 3, 4 et 5 :
NUITS DE MONTMARTRE
Reportage par J. KESSEL

Page 7 :
UNE FEMME ÉCOUTAIT
Nouvelle par Guy MAZELINE

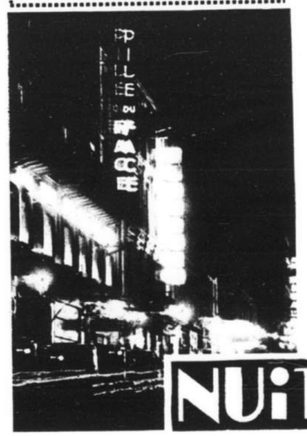
Pages 10 et 11 :
FORÇATS
par Eugène DIEUDONNÉ

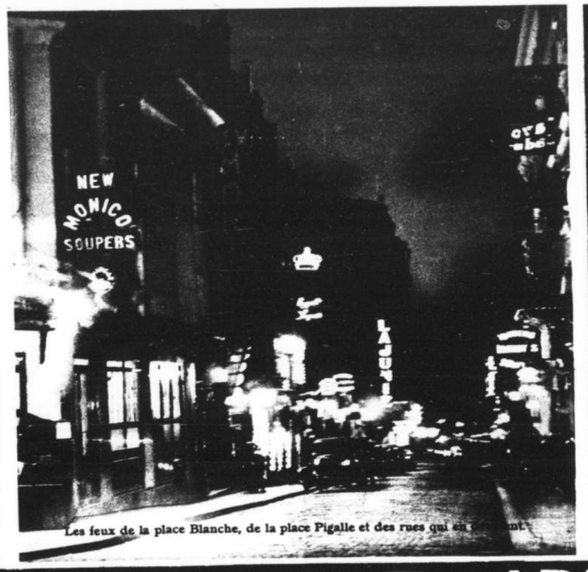
Page 15 :
CHANSONS DE PRISONNIERS
présentées par Henri DANJOU

Pages 16 et 17 :
LES SCALPELS QUI ACCUSENT
Choses vues par Marius LARIQUE

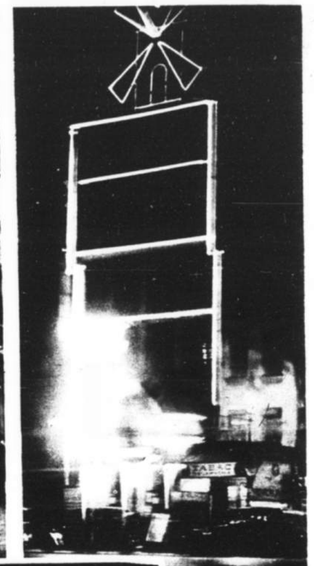
et toutes les enquêtes, toutes les rubriques et le concours des 13 énigmes

1 Franc 25
DÉTECTIVE
16 pages
35, Rue Madame, Paris
Téléphone : LITTRÉ 32-11
George-Kessel
Directeur-Rédacteur en Chef





Les feux de la place Blanche, de la place Pigalle et des rues qui en [illegible]



NUITS DE MONTMARTRE

Grand reportage par J. KESSEL

IL est un lieu auquel rêvent en même temps, lorsqu'ils sont harassés de travail, de plaisir ou de richesses, le businessman de New-York dans son bureau, le propriétaire argentin dans sa hacienda, l'industriel allemand dans son usine, le commissaire du peuple dans sa forteresse, le comprador chinois sur sa natte d'opium.

Ce lieu, que l'éloignement, le souvenir, une renommée singulière et magnétique, ornent de tous les charmes, de toutes les lumières, s'appelle Montmartre.

Pourquoi quelques centaines de mètres carrés, hantés autrefois par les peintres et la bohème, sont-ils devenus depuis le début du siècle le symbole de la fête nocturne ? Pourquoi les feux de la place Blanche, de la place Pigalle et des rues qui en dévalent et les joignent, s'allument-ils chaque nuit, comme des fanaux d'appel pour l'univers entier ?

Il est impossible de pénétrer le secret de ces lentes cristallisations, mais lorsque l'ombre vient, que le cœur est vide, que la solitude est trop lourde, on monte machinalement vers ce chaos de lumières, de bruits, où bourdonnent ensemble les banjos nègres, les plaintes des tangos et les guitares russes.

L'intoxication des établissements de nuit agit vite. On y va d'abord par plaisir, puis par besoin, enfin par habitude. Le temps n'y a plus de mesure, l'argent plus de valeur. Les heures se dissolvent d'elles-mêmes dans un engourdissement fait de vin, de musique, d'insomnie. On coudoie des gens de toutes les races, de tous les milieux. Des femmes rient, d'autres pleurent. Les unes cherchent un amant d'une heure pour manger, d'autres sont accablées de bijoux aveuglants. Mais il n'y a plus ni rang, ni fortune dans cette cohue avide de danse, d'ivresse et de luxure, où glissent d'un pas équivoque et mesuré les danseurs professionnels.

J'ai usé bien des nuits dans cette stupeur désordonnée, épuisante. Une force obscure me poussait que je ne pouvais ni vaincre, ni même comprendre. Soudain, et sans plus de raison, le sortilège perdit tout pouvoir. Je fus las, brusquement, de ces mélodies faciles, de ces feux crus, de ces hommes étourdis par le vin, de ces femmes trop offertes.

Mais Montmartre me tenait toujours.

C'est alors que, négligeant les établissements de luxe, toujours les mêmes et où chaque nuit se déroule selon ce rite qui ne varie guère, je commençai de faire attention au peuple dur et trouble qui gravite autour d'eux. Musiciens, chasseurs, boxeurs, souteneurs, marchands de drogues, déclassés, je les connus tour à tour. Je fréquentai les cafés, les petits restaurants, les bars, les charcuteries, les pâtisseries où ils passent. J'eus des amis parmi eux, de vrais amis, sûrs, devoués et loyaux. Ils se confièrent à moi, ils me racontèrent des histoires étonnantes.

Ainsi se forma peu à peu pour moi un autre Montmartre, celui que ne montrent pas les guides et que ne désignent pas les indicateurs du plaisir, un Montmartre mouvant et dangereux qui se renouvelle selon [illegible] des rafles de la police, descendre vers la place Pigalle lorsque Guy me dit :

— Tiens, toi qui es curieux, je vais te montrer une bonne planque et qui a du caractère.

Nous suivîmes un lacis de ruelles où Guy se reconnaissait comme en plein jour, bien de ceux qui vont s'amuser dans les restaurants étincelants.

Je veux raconter ici quelques-unes de ses histoires. Je ne dirai pas les endroits où je les entendis, je ne nommerai pas les hommes ou les femmes qui me les rapportèrent. Ils me reçurent avec bonne foi. Je n'ai pas le droit de les compromettre.

Mais qu'on soit assuré que tous ces récits sont *vrais* et que tous ceux qui s'en vont, un soir, à Montmartre, en coudoient les héros rue Pigalle, rue de Douai, rue Fontaine, place Blanche ou à l'ombre du Sacré-Cœur.

Le pouce rongé

J'avais dîné au plus haut de la butte avec Guy.

C'est un homme de quarante ans, très maigre, habillé avec recherche. Personne, dans tout Montmartre, n'a l'intelligence plus vive, ni le geste plus prompt. Bien qu'il soit de taille moyenne, il n'a jamais baissé les yeux. On a cherché, parfois, à le tuer, il a tué le premier.

Railleur et glacé, il fait ses affaires et demande qu'on le laisse tranquille. Puis, comme il dort très peu, il erre jusqu'au petit matin à travers Montmartre, son fief, dont il connaît tous les hommes, tous les trucs, tous les rouages. Il parle beaucoup mais se livre peu. C'est un jouisseur neurasthénique.

J'avais mis assez longtemps à gagner sa sympathie. Puis, un jour, brusquement, à l'aube, il m'avait confié quelques bribes de sa vie dangereuse. Je me souviens qu'après qu'il m'eut raconté ses années de *hard labour* en Argentine, je lui demandai :

— Qu'est-ce qui te les a values ?

— Une discussion.

On peut juger de l'homme à ce bref euphémisme.

Depuis, nous étions devenus amis, et il m'invitait parfois à manger dans quelque petite boîte discrète qu'il venait de découvrir et où l'on cuisine toujours à la perfection.

Il en avait été ainsi ce soir-là et nous allions que la nuit fût très noire, et rejoignîmes, environ à la moitié de son parcours, le remblai du funiculaire qui conduit au Sacré-Cœur. Quelques pas encore... Guy frotta une allumette et je vis, si bas qu'il aurait fallu se mettre à genoux pour y pénétrer, l'orifice d'une ténébreuse excavation.

— Ça s'appelle le tunnel, dit Guy. La dernière auberge gratuite et où l'hôtelier ne réclame aucun papier.

A ce moment, deux hommes surgirent de l'ombre qui venaient par le même chemin que nous.

(Photos Détective)

— Ecartez-vous, murmurent-ils impérieusement, après avoir braqué sur nous le feu rapide d'une lampe électrique.

C'étaient des agents. Lorsque nous eûmes obéi, ils mirent revolver au poing et entrèrent dans l'étrange sape.

Des minutes passèrent qui me parurent très longues. Les agents ressortirent enfin, tenant un homme qui ne se débattait pas et qui paraissait las et résigné sous la lueur de la lampe.

Derrière le groupe, j'aperçus quelques figures hirsutes et pathétiques qui s'évanouirent aussitôt. L'une d'elles, cependant, nous avait regardés avec une intensité singulière et lorsque, les agents ayant disparu, nous nous remîmes en marche, il me sembla que quelqu'un sortait du tunnel.

— Tu vois, dit Guy, faisant allusion à une conversation ancienne, il n'y a plus de cachettes dans Paris, il n'y a plus de bas-fonds, comme on disait de mon jeune temps. La police les connaît aussi bien que les affranchis. Maintenant, c'est dans les bars pareils aux autres que tu trouves les hors-la-loi. Et ils sont habillés comme tout le monde.

Un pas résonnait fidèlement derrière nous. J'en fis la remarque.

— Si tu crois que je ne l'ai pas entendu, murmura mon compagnon avec un rire étouffé. C'est un locataire du tunnel qui nous suit depuis son trou. Attends un peu, on y verra plus clair. Et continuons à causer. Souvent, tu sais, on tire pour un silence. Je te dis ça pour ta gouverne en général, car cette fois il n'y a rien à craindre de ce côté-là. S'il avait eu une arme, le camarade était embarqué par les agents tout à l'heure.

Guy continua à discourir gaîment jusqu'au moment où nous fûmes arrivés dans une zone plus vivement éclairée. Alors, d'une secousse il fit demi-tour et marcha vers l'homme qui se tenait à une vingtaine de mètres.

— C'est moi que tu cherches ? demanda-t-il.

— Oui, fit l'autre.

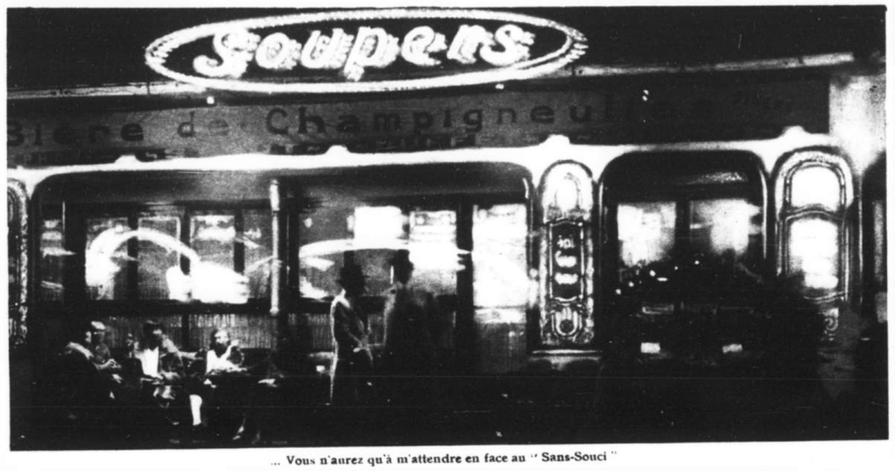
Et il se mit à parler très vite, à voix très basse.

Cela dura assez longtemps. Puis, Guy chuchota quelques paroles, mit quelque chose dans la main de son interlocuteur et me rejoignit. L'homme disparut au détour d'une ruelle.

Nous atteignîmes les boulevards extérieurs sans que mon compagnon, si loquace à l'ordinaire, eût prononcé un mot. Il s'assit dans un café, but deux alcools coup sur coup sans desserrer les dents. Et son visage était immobile, dur et fixe, comme je ne l'avais jamais vu. Il ne pouvait, sans doute, pas exprimer autrement son émotion.

« Je ne me frappe pas facilement, dit-il enfin, et il en taut pour m'étonner. J'ai tant roulé, J'ai tant souffert et fait souffrir et vu souffrir. Mais celui-là, il m'a quand même secoué. Et puis on était jeunes quand on s'est connus, on débutait. Alors, ça remue un peu... Et puis le coup qu'il a fait, il faut vraiment être un homme pour l'avoir tenu, je te le jure...

« Mettons qu'il s'appelle Gonzague. Il est de Marseille. Je l'ai rencontré, comme il sortait du service. Un beau môme c'était



... Vous n'aurez qu'à m'attendre en face au " Sans-Souci "

caractère patient. Nous avons eu des mots et chacun de nous fut certain qu'il fallait qu'il se dépêche pour ne pas mourir avant l'autre. On le trouva pas très loin de la Bourse, avec un couteau dans le dos. Il avait la vie dure et s'en sortit. J'étais déjà parti pour Paris, pour Montmartre. Il vint me chercher. Regarde la petite rougeur que j'ai là. »

Guy releva une mèche de ses cheveux laqués.

— C'est une belle esquive. Sans elle, je prenais sa balle en pleine tête. On était quitte. Et puis ses affaires étaient à Marseille. Il partit. Seulement il savait bien — et moi aussi — que le jour où l'on se rencontrerait de nouveau, l'un des deux y resterait. C'est pourtant arrivé aujourd'hui, vingt-deux ans après. Il a fallu que je t'aie mené au tunnel et qu'il m'ait reconnu pendant que les flics sortaient l'autre. Il a bon œil, Gonzague... C'est vrai que j'ai moins changé que lui. Et pour cause...

« J'avais su qu'il était passé en Italie pendant la guerre et qu'il s'était établi à Naples. Mais l'âge et le beau climat ne l'avaient pas adouci. Toujours aussi crâneur, me disaient les amis qui voyageaient. Ça devait mal finir. Il tua deux hommes après l'armistice. La police le prit avec une balle dans le ventre. Il s'en sortit encore, mais cette fois pour être condamné au maximum.

« Le maximum là-bas, tu le sais, ce n'est pas la peine de mort — on l'a supprimée — mais, peut-être pire : les plombs. On te met dans un cachot sous terre et tu y restes jusqu'à ce que tu meures ou que tu deviennes fou. Tu ne vois personne, jamais. Une fois par jour, le gardien voit où tu en es. Eh bien, Gonzague s'est mis à jouer la folie et, pour y bien faire croire, il se mangeait le pouce gauche. Il lui a fallu quatre ans pour le ronger en entier. Alors on l'a cru et on l'a enfermé dans une maison de fous. Il s'est sauvé. »

Guy commanda un autre alcool. Il avait toujours le visage terriblement tendu. Puis il dit :

— Je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi et mon adresse. Je veux lui refaire une situation. On n'a pas le droit de laisser tomber un vrai homme. »

Le surnuméraire Onésime

Une semaine après, vers deux heures du matin, je passai au coin de la rue Pigalle et de la rue Frochot Les lumières d'une usine à plaisirs éclairaient le trottoir comme en plein jour. Aussi n'eus-je pas de peine à reconnaître l'homme à l'air absent que je heurtai.

Je ne l'avais pourtant vu que deux ou trois fois, à l'aube, dans un petit bistrot, où nous avions bu du café au rhum côte à côte. Nous n'avions échangé que quelques paroles et des plus banales, mais sa figure chafouine, malpropre, m'avait frappé par la vivacité inquiète et brillante de son regard. Il y avait dans ses yeux cette étrange étincelle que l'on trouve, à l'ordinaire, chez les gens marqués d'un talent particulier. Mais quel don pouvait avoir ce pauvre hère fripé, mal vêtu, d'un âge avancé et d'une saleté répugnante ?

Un jour, je l'avais montré à Guy qui possédait le pedigree de tous les hommes, de toutes les femmes qui vivent à Montmartre.

— Onésime, c'est un as, m'avait-il dit.

Mais comme, soit par lassitude, soit par discrétion, il n'avait pas voulu s'expliquer davantage, j'avais cru à une dure raillerie. Avec Guy on ne sait jamais.

Quand je me cognai contre Onésime, il sortit de sa torpeur et, enlevant son chapeau, me salua de mon nom. Je m'étonnai qu'il le connût.

— Je me renseigne toujours autant que je peux, dit-il comme en s'excusant. On ne sait jamais ce qui peut tirer d'embarras.

Il hésita quelques secondes, sourit avec timidité et reprit :

— Ainsi, je sais que vous aimez les histoires. Donnez-moi cent francs, je vous raconterai celle du café postal. Vous n'aurez qu'à m'attendre en bas, au *Sans-Souci*, le temps que je perdrai cet argent au cercle. C'est de là que je viens, d'ailleurs. »

Il courut au tripot et je ne le revis plus de la nuit.

Mais au petit matin je le rencontrai de nouveau.

Il ne chercha pas à se dérober et dit simplement :

— Je me suis défendu plus longtemps que je ne croyais. Un instant même j'ai eu quelques billets devant moi. J'aurais dû descendre alors et tenir parole, mais je suis toujours à votre disposition. »

J'emmenai donc l'étrange bonhomme dans un établissement désert et tranquille. Je n'eus pas à le regretter.

— Pour le coup du café, commença Onésime, il faut que je vous explique que j'ai reçu une certaine instruction et que j'ai débuté dans la vie comme employé aux postes et télégraphes. J'étais un jeune homme rangé, tranquille, sans besoins. Je le suis resté, d'ailleurs, mais je ne sais pas d'où me vient le vice du jeu. Je me suis senti mordu la première fois qu'un camarade m'a mené aux courses. A partir de cet après-midi, je n'ai plus pensé qu'à jouer. Ça mène loin.

« Je me suis arrangé une dizaine d'années avec les mandats, puis j'ai été brûlé. Comme je ne suis pas maladroit, on n'a pas pu me prendre la main dans le sac, mais on m'a congédié.

« Un matin, en me réveillant avec seize francs en poche, je lus dans le journal que le bureau de poste d'une grande place (je ne dis jamais les noms ni les endroits) allait être forcé de déménager, car on démolissait la maison où il se trouvait. Je vous jure que cela ne me donna aucune idée. Si j'avais tiqué sur l'information, c'était par souvenir du métier pas plus. C'est pourquoi elle me travaillait. Je m'habillai et m'en allai doucement vers la place en question. J'aime bien marcher. Cela fait pousser des plans. Pourtant, je n'en avais pas l'ombre d'un quand j'arrivai devant le bureau — assez important — qui devait changer de place. Je regardai un moment ses vitres dépolies et, ne sachant que faire, j'entrai dans un café tout proche. Il était dix heures. Pas de clients. Le patron vint causer avec moi.

« Je ne sais pas d'où l'idée me poussa et puis, était-ce une idée ? Mais je dis, en parcourant des yeux son établissement qui était grand (trois salles) et haut de plafond :

— On ferait un beau bureau de poste avec votre café.

« Il se mit à rire, je payai ma consommation et m'en allai.

« Vous me croirez si vous voulez, mais je n'avais pas fait vingt pas que ma combinaison était sur pied. Elle était venue d'une parole en l'air.

« Je retournai à ce café le lendemain, demandai au patron de s'asseoir près de moi et lui dis :

— Je n'ai pas plaisanté hier, je suis chargé par le ministère de trouver un emplacement pour le bureau d'à côté. Voilà deux semaines que je cherche et que je ne trouve rien. Votre café me rendrait service. Seriez-vous disposé à le vendre ?

— Vous n'y pensez pas, dit l'homme, je viens d'acheter le fonds il y a six mois.

— Combien ?

— Huit cent mille francs.

« Je fis mine de réfléchir et repris :

— Deux millions vous iraient ?

« Il sursauta.

— Vous voulez rire, s'écria-t-il. On se retirerait à moins. Mais c'est impossible. Et puis qui me prouve... ?

« Je lui vis de la méfiance, payai ma consommation et m'en allai. Je revins trois jours après avec ma serviette. Car il faut vous dire que j'ai toujours une serviette très riche sur laquelle j'ai fait mettre en grosses lettres de cuivre qui brillent : P. T. T. Et dedans j'ai du papier à lettres avec en-tête même du cabinet du ministre. Ce matin-là

Le coin de la place Pigalle et de la rue Frochot

Quand je revis le patron, celui-ci était plein de considération.

— Vous avez oublié votre portefeuille, M. l'inspecteur, me dit-il, je vous l'ai gardé précieusement.

« Et ce fut lui le premier qui parla de la cession de son café.

— Vous savez, me dit-il, j'ai bien réfléchi. A deux millions, je m'en irais, si le local vous convient toujours.

« Et il me regardait avec inquiétude. Je le rassurai et lui affirmai qu'il pouvait considérer l'affaire comme réglée.

« Je le laissai mijoter une semaine. Il fallait lui laisser le temps de les voir, ses deux millions, de les toucher presque. Puis, un beau matin, il vit arriver chez lui un ami à moi qui porte très sérieux, avec une barbe et des guêtres foncées.

— Je suis l'architecte des Postes, dit mon ami avec sévérité.

« Il se mit à mesurer le café en long et en large en grommelant de temps en temps : « Ici le télégraphe... ici les recommandés... ici la cabine téléphonique. » Quand il eut achevé, il déclara :

— Le local peut convenir. On le prendrait pour douze cent mille.

— Mais c'est entendu pour deux millions !

— Vous plaisantez. Pas un franc de plus que je n'ai dit !

« Le lendemain ce fut mon tour de rendre visite au patron.

— Eh bien, vous êtes content, lui demandai-je. J'ai vu notre architecte. Il s'apprête à faire un rapport favorable.

— Oui, mais nous sommes loin du compte, gémit le patron. Il veut mon établissement pour douze cent mille seulement.

« Je hochai la tête et sur le ton d'une confidence un peu gênante :

— Vous ne lui avez rien offert, je parie, comme commission. Non ? Mais mon vieux, qui ne donne rien n'a rien. Je vous le dis franchement d'ailleurs, j'ai mon intérêt aussi dans l'affaire. Avec quatre cent mille francs de ristourne je décide l'architecte.

« Vous me croirez si vous voulez, le patron m'eut beaucoup de reconnaissance de céder à trois cent mille francs. »

Onésime demanda un croissant, le mangea avec délectation et soupira :

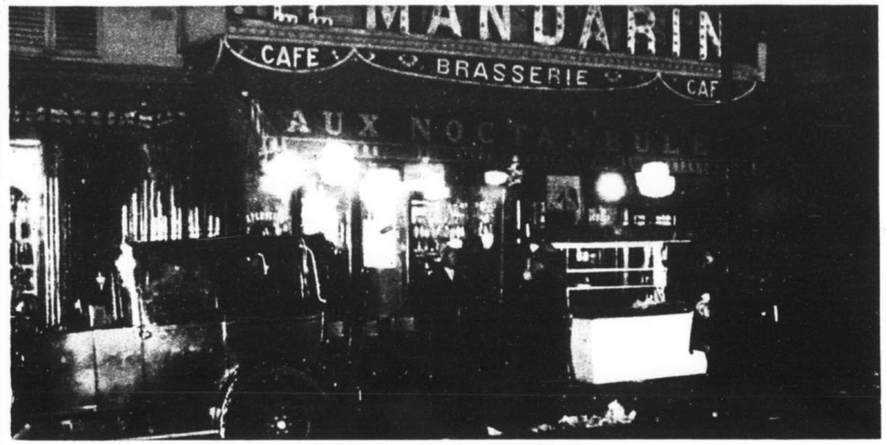
— Après cela, avec les goûts modestes que j'ai et sans le jeu — je pouvais me retirer des affaires.

Le jour était venu. Je me levai. Onésime me demanda cent sous pour faire une belotte.

La Madone à vendre

Le décor change. L'un des plus luxueux établissements de nuit de Montmartre brûle de tous ses feux. Toutes les tables sont occupées. Sur la piste de danse on distingue avec peine les couples tant ils se pressent en une masse confuse. Partout du champagne, des fleurs. Partout la gaîté factice, nerveuse des nuits électriques.

Comme j'entre, je vois le directeur de l'établissement discuter avec un danseur. Ils parlent bas, mais, à la manière dont est crispée la mince bouche du directeur je devine que l'affaire est chaude. Je connais bien cet homme, qui a gardé de sa vie aventureuse une audace et une énergie farouches. L'autre, danseur professionnel, est un petit Bulgare, aux yeux bigles et aux cheveux rares qui s'appelle Nicolas. J'entends la phrase par laquelle mon ami clôt



Le café où l'on est sûr de rencontrer Biscuit.

je dis simplement au patron :

— Je ne trouve toujours rien de convenable pour les deux millions de crédit.

« Puis nous parlâmes de la pluie et du beau temps et je sortis en laissant ma serviette.

— Je t'ai repêché deux fois, mais puisque tu t'en vas encore, tu pourras crever de faim à ma porte que je ne te donnerai pas un croûton.

Il se retourna, m'aperçut et sourit.

— L'imbécile, pour vingt francs de plus par jour, il préfère la maison d'à côté. Comme s'il s'agissait du salaire pour eux et pas des clientes ! Et celui-là, ça peut t'étonner, mais il plaît. Avec les femmes, c'est le régiment : il ne faut pas chercher à comprendre. Viens prendre un verre au bar, ça nous remettra.

Au bar c'était la cohue, car la plupart des femmes attachées à l'établissement s'y reposaient entre deux danses. Mon ami avala rapidement un whisky. A ce moment une voix légère m'appela. Je retournai la tête vers le fond du bar et fus soudain saisi de cette stupeur qui vous rend incrédule au spectacle le plus décisif. La voix répéta mon nom et ajouta :

— Vous ne me reconnaissez pas... Beatrice voyons.

Ainsi c'était bien Béatrice.

Béatrice, la petite fille anglaise que j'avais connue avec deux nattes dans le dos lorsque, suivant sa sœur plus âgée, elle fréquentait les cours de dessin et de sculpture à Montparnasse, dans les premières années de la guerre ! Béatrice, la ravissante et enfantine figure blonde, sage et suave comme une madone, que je retrouvais sur un tabouret de bar, une cigarette aux lèvres, devant un verre plein de gin.

— On voit que tu n'es pas venu chez moi depuis longtemps, me dit le directeur. Elle fait partie de la volière.

Je faillis gémir. Dans le travail foudroyant, que fait le cerveau en des cas pareils, j'avais déjà accepté que Béatrice, en grandissant, fût devenue pareille à beaucoup d'Anglaises, qui vivent leur vie en garçons. Mais qu'elle fût là pour attendre le client, pour débattre le prix d'une nuit et partir avec le plus offrant, cela me faisait mal presque physiquement. Surtout que je l'avais reconnue tout de suite. Elle avait beau avoir les cheveux coupés, et les yeux peints, elle gardait ce teint de fleur délicate, cet ovale exquis et pur, ce sage et doux sourire qui forçait l'admiration et la plus chaste tendresse.

Comme je ne me décidais pas à m'approcher d'elle, elle descendit de son tabouret, flexible et pleine de grâce, et me dit avec la plus profonde simplicité :

— Je suis contente de vous voir. Vous vous souvenez, nous étions très amis il y a quatorze ans.

N'osant la regarder en face, je demandai :

— Vous venez souvent ici ?

— Tous les jours, maintenant. On est très gentil pour moi. Ma sœur n'en sait rien, elle est retournée en Angleterre, mariée. Je lui écrirai que je vous ai rencontré. Elle sera très heureuse d'avoir de vos nouvelles.

Comme un vieil homme s'approchait de Béatrice pour lui demander de danser, je balbutiai une vague explication et m'enfuis.

Des semaines se passèrent. Je n'étais pas revenu dans l'établissement où fréquentait Béatrice. Je ne pouvais pas la voir « travailler ». Puis j'appris qu'elle l'avait abandonné et j'y retournai chaque soir, car j'aimais beaucoup son directeur.

On sut bientôt que c'était mon adresse nocturne et je ne fus pas étonné lorsqu'un samedi mandaient à la porte. Mais quelle ne fut pas ma surprise en apercevant, avec deux peintres que je voyais souvent, Béatrice et sa sœur Emmy. Cette dernière, d'une exubérance charmante, m'embrassa fraternellement et m'expliqua qu'elle était venue passer deux jours à Paris. Elle avait retrouvé de vieux amis de Montparnasse et avait décidé, avec sa sœur, de venir me prendre pour passer une nuit joyeuse à Montmartre.

L'établissement sur le seuil duquel nous nous tenions, était célèbre dans le monde entier. Emmy brûlait du désir d'y pénétrer. Nos deux amis affirmaient également qu'il était le plus gai de tous. Mais Béatrice refusait de la tête comme une enfant butée.

On me prit à témoin de son entêtement, on me pria de la décider. Jamais je ne connus gêne pareille. Visiblement, ceux qui l'accompagnaient ne savaient pas qu'elle était devenue de la chair à plaisir de Montmartre.

Ils la traitaient en jeune fille.

Ne trouvez-vous pas qu'elle se maquille trop ? m'avait demandé sa sœur.

Et ils voulaient que je la décide à entrer dans la maison où chaque serveur pouvait la tutoyer ! Je ne répondis rien, et oubliant mon manteau, mon chapeau, au vestiaire, j'entraînai le groupe vers le dancing situé porte à porte avec l'autre.

La première figure connue que j'y croisai fut celle de Nicolas, le petit danseur bigle. Il m'adressa un sourire servile et un signe que je ne compris pas. Je devais savoir par la suite qu'il ne m'était pas destiné.

Nous bûmes du champagne en abondance. Béatrice plus que les autres. Elle rayonnait. Elle poussait à la consommation. Elle se levait pour danser avec le premier venu. Emmy se montrait un peu choquée, mais la joie de voir sa petite sœur dans ce ravissement la rendait indulgente.

— Béatrice a toujours été un peu folle, disait-elle.

Mais les deux hommes qui l'accompagnaient étaient moins faciles à duper. Je voyais la stupeur et la réprobation gagner leurs visages. J'aurais donné beaucoup pour que cette nuit fût terminée.

La fatalité voulut que, ce soir-là le dancing où nous nous trouvions fût particulièrement désert et triste. Les musiciens eux-mêmes semblaient fatigués de leur musique. Dans le vide, le malaise s'épaississait. Soudain, l'un des peintres demanda l'addition. Béatrice, la figure changée, le regarda fixement.

— Je n'y puis plus tenir, dit-il. Cet endroit me donne des idées de suicide. Vous n'avez pas le droit pour un caprice de nous imposer cela. A côté c'est plein de monde. Les attractions sont de premier ordre.

— Je vous en prie, je vous en prie, murmura Béatrice.

La ligne angélique de sa figure se mit à trembler. Quelque chose de hagard parut dans ses yeux lumineux. Mais l'autre peintre soutenait son camarade et Emmy elle-même finit par dire :

— Tu n'es pas gentille, Béatrice. Je n'ai que cette nuit à passer à Paris avant Dieu sait combien de temps. Tu peux faire un petit sacrifice pour moi.

Voyant s'agrandir les prunelles de sa sœur, elle lui prit doucement les mains et ajouta avec une tendresse maternelle :

— Ou alors, dis-nous pourquoi, chérie.

Un hurlement inhumain lui répondit. Les verres se brisèrent sur le sol. Une crise de nerfs terrible avait renversé Béatrice.

— Allez à côté, vite, criai-je à Emmy et à ses compagnons. Je vous rejoins avec Béatrice dans un quart d'heure, je vous le promets.

L'angoisse où j'étais donna sans doute, à ma voix, à mes gestes, une autorité hypnotique, car ils m'obéirent.

Béatrice revint à elle assez promptement, promena autour d'elle un regard épouvanté, puis, me voyant seul à ses côtés, se mit à pleurer sans bruit.

Une sorte de sifflement imperceptible lui fit dresser la tête. Nicolas, le petit Bulgare bigle, venait de passer devant notre table. Béatrice fit un puissant effort sur elle-même et sourit.

— Ecoutez, lui dis-je, avec autant de douceur que je pus, nous allons les retrouver et je vous donne ma parole que dans l'établissement de mon ami, vous serez traitée de telle manière que personne ne s'apercevra de rien.

Elle recommença à trembler, puis, comme si elle se jetait dans un précipice, parla les yeux fermés :

— Mais je ne peux pas, comprenez donc. On m'a barrée là-bas. Les chasseurs ont ordre de me jeter à la porte.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'emmenais les clients ici où danse Boris. Je ne peux pas vivre sans le voir. Depuis que je l'ai rencontré un après-midi dans un thé, je respire par lui. Il ne m'aime pas. Il couche avec d'autres devant moi. Il ne me garde que pour l'argent que je lui donne. Alors il faut bien en trouver. Je volerai un jour, j'en suis sûre.

Elle respira longuement et tout à coup, je lui vis revenir son exquis sourire, sa virginale expression. Un gros Américain, un peu ivre, entrait, et du coin où il se tenait, Boris, le bigle, l'indiquait imperceptiblement à Béatrice.

Je me promenai une demi-heure environ dans la rue de Douai et rejoignis mes amis.

— J'ai accompagné Béatrice chez elle, leur dis-je. Elle était trop fatiguée pour continuer.

— La pauvre petite n'a pas l'habitude du champagne, dit Emmy.

A côté, séparée par une cloison, dansait la petite Madone prostituée.

L'enlisée

Quand mes amis m'eurent quitté, je ne sais quel goût du désespoir me mena vers ce café curieux situé sur le boulevard entre la place Pigalle et la place Blanche, ce café où l'on est sûr vers cinq heures du matin de rencontrer Biscuit.

Elle est connue de tous les rôdeurs, de tous les fêtards, de toutes les femmes qui cherchent un homme, de tous les mendiants. C'est la plus vieille, la plus affreuse fille de joie de Montmartre.

Elle n'a plus de dents, ses yeux saignent et pleurent, la crasse la recouvre comme un maquillage abject. Ses cheveux rares laissent voir le crâne par plaques. Ses vêtements sont d'innommables torchons. Elle a toujours faim de saucisses, toujours soif de vin rouge. Ses mains tremblent. Elle sue l'ivresse et l'ignominie.

Elle trouve encore une fois la semaine un client ou, ce qui est plus effroyable encore, un gamin vicieux.

— Celui-là, je me l'envoie pour rien, dit-elle.

Ce matin-là, je la vis arriver titubante comme une image du destin. Il n'en pouvait être autrement, car depuis minuit jusqu'à l'aube elle va de la place Blanche à la place Pigalle et revient, infatigable, entrant dans chaque bistrot ouvert, mendiant un morceau de pain, un verre de vin rouge. On se moque d'elle, elle le sait et n'en a cure. Elle s'incruste, elle attend. Si on lui offre un demi-setier, elle raconte.

Elle raconte qu'elle a été belle, qu'elle a été riche — et c'est vrai, car il y a encore des témoins, comme Guy, de sa splendeur passée. — Elle parle de La Goulue dont elle a été l'amie.

Enfin, quand elle est ivre-morte, elle se souvient de son fils marié, de sa petite-fille. Ils vivent dans un pavillon en banlieue, il gagne bien sa vie. Elle a sa chambre là-bas. Mais elle n'y va jamais.

— Je ne peux pas, murmure-t-elle. J'étouffe. Je dors mieux sur un banc. Il me faut le boulevard, le trottoir, le tapin, Montmartre.

■ ■ ■

Voilà quelques ombres et quelques décombres que l'on peut rencontrer dans le royaume des feux et des plaisirs nocturnes. Il en est d'autres.

(A suivre.) **J. KESSEL.**

DANS NOTRE

DANS LES HOULES D'ISLANDE

par Emile Condroyer (1)

NOTRE époque littéraire sera peut-être désignée par nos descendants comme l'âge des grands reportages. Le désir est, en effet, général parmi le public moderne de susbstituer aux vieilles notions qu'une littérature facilement truquée, contaminée de poésie et de rhétorique, nous avait forgées sur les pays et sur les êtres, des documents exacts, indiscutables, « photographiques ».

Les pêcheurs d'Islande ? Nous en étions restés à Loti et aux blanches goélettes paimpolaises... Qui savait que la pêche en Islande est devenue une industrie, aussi méthodique, aussi dépourvue d'esprit d'aventure et plus impitoyable encore que bien des industries terrestres ? Pour nous l'apprendre, il a fallu qu'un jeune journaliste s'embarquât sur une de ces usines flottantes à pêcher, tailler et saler la morue, c'est-à-dire sur un chalutier. Il a vécu un long mois sur un de ces bateaux dont il nous a fait cette vivante peinture : « Une rude bête de navire, ce chalutier. Son ventre bourré de sel s'aplatissait sur l'eau ; mais son avant énorme, large et surélevé, semblait concentrer toute la puissance, ainsi que chez ces animaux dont la force est ramassée dans la tête et dans l'encolure. La rouille de la dernière campagne pleurait encore sur ses flancs gris. Sa cheminée, baguée de rouge, portait encore les morsures des embruns... Il a mené la rude vie du bord et nous l'a contée simplement, sans effet littéraire, en observateur attentif et impartial. M. Emile Condroyer a en effet ce don, indispensable à un vrai journaliste et particulièrement apprécié à notre époque, d'ouvrir sur les choses qu'il a mission de voir, des yeux neufs. Quel mauvais livre il lui aurait été facile de nous rapporter de ce voyage en Islande, s'il avait consenti à bourrer son récit des souvenirs de ses lectures et s'il s'était permis quelques couplets sur l'âme nostalgique du marin et la poésie des larges horizons ! Mais il nous a rapporté, de ses compagnons de voyage, des propos aussi sincères que celui-ci :

« Nous aussi, nous aimons la terre, me disaient-ils. Mais nous ne savons pas le métier pour y rester. »

Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que la sincérité n'est pas le seul mérite de cet ouvrage qui nous émeut par un accent de profonde humanité et grâce au lien de sympathie que l'auteur parvient à créer entre ses lecteurs et ces rudes « travailleurs de la mer », les modestes héros de son livre.

Le Détective ASHELBE

Secrétaire Général de l'Ecole de Psychologie
Professeur à l'Institut technique de Criminologie
Président de l'Association Internationale de Détectives

qui va publier prochainement en librairie un livre appelé à un grand retentissement : **"LES EXTRAORDINAIRES AVENTURES DE M. PETITVILLAIN, DÉTECTIVE".**

Dans cet ouvrage sensationnel, vous verrez le maître incontesté de l'investigation policière dénouer les intrigues les plus mystérieuses. Le plaisir que vous prendrez à lire ces histoires, plus passionnantes que les meilleurs romans policiers, sera d'autant plus vif que le héros *n'est pas un personnage fictif* et que les aventures de ce Sherlock Holmes français sont *authentiques*.

BIBLIOTHEQUE

LA MACHINE A GUÉRIR DE LA VIE

par Stéphane Corbière et Jean Fouquet (2)

Le professeur Dorval a découvert le secret de la guérison du cancer. A l'instant précis où il s'apprête à divulguer cette découverte sensationnelle devant une assistance fébrile d'impatience, il meurt, frappé mystérieusement...

Dorval avait réussi à mettre au point une machine qui, émettant des rayons extrêmement actifs, détruisait les cellules cancéreuses. Les assassins réussissent à s'emparer de cette machine et, en donnant toute leur intensité aux nouveaux rayons, font de l'appareil, qui devait avoir raison d'une maladie jusqu'alors incurable, un terrible instrument de mort : la machine à guérir de la vie.

Roman d'anticipations scientifiques ? On le croirait en lisant les premières pages du volume où est exposée une théorie du cancer qui paraît fort ingénieuse et pourrait bien retenir l'attention des médecins. Au fait, pourquoi l'imagination des écrivains n'ouvrirait-elle pas la voie aux travaux des savants ? — Mais, avant tout, La Machine à guérir de la Vie *est un excellent roman policier, dont l'intrigue, fertile en péripéties et en surprises de tout ordre, parviendra à tenir le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page du volume. Et les lecteurs de* Détective *retrouveront avec plaisir, dans l'ouvrage de MM. Stéphane Corbière et Jean Fouquet (qui doivent être proches parents de l'auteur de* La Plaie en Triangle *et de* La Chambre clouée), *le personnage de Marcel Singleton, ce jeune journaliste, si sympathique, qui mérite de prendre la place qu'a laissée vacante Rouletabille, son illustre prédécesseur.*

Roger GALLOIS.

(1) Nouvelle revue critique.
(2) Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures (Gallimard)

18 MOIS DE CREDIT

FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE

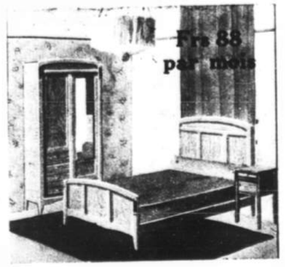
1er versement après la livraison

SALLE A MANGER N° 9

En chêne 1er choix, buffet corps sur corps de 140 cm., 4 portes ouvrantes 2 tiroirs, porte du haut vitrée, fond du buffet garni satinette sur rideau à tringles, décoration entièrement moderne, poignées et entrées de serrures en bronze. Table rectangulaire chêne massif de 90 × 100 cm., avec 2 allonges. 6 chaises chêne massif, sculptures prises dans la masse, châssis vissé, canne fine. (Cette salle à manger ne se détaille pas.)

Les 8 pièces ..... frs 1.980. »
Franco de port et d'emballage
Payables en 18 traites de 110 fr.

Demandez notre catalogue général n° 46



N° 27

Armoire anglaise, chêne premier choix, largeur 110 cm., d'un côté penderie, de l'autre côté tablettes, 4 tiroirs. Lit assorti de 140 cm. Table de nuit assortie, dessus marbre.

Les 3 pièces ..... frs 1.584. »
Franco de port et d'emballage
Payables en 18 traites de 88 fr.
L'armoire seule ..... frs 1.188. »
Payables en 18 traites de 66 fr.

Nos meubles sont de fabrication irréprochable

SALLE A MANGER N° 18

En chêne premier choix, sculptures prises dans la masse. Buffet de 120 cm., 2 portes vitrées, glace de crédence argentée, biseautée. Table forme ovale de 105 × 115 cm, avec 2 allonges. 6 chaises châssis vissé, canne fine.

Les 8 pièces ..... frs 2.340. »
Franco de port et d'emballage
Payables en 18 traites de 130 fr.

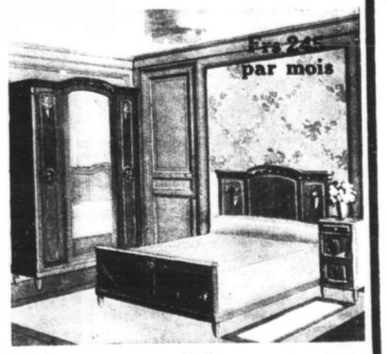
N° 25

En chêne 1er choix, sculptures modernes. Armoire démontable de 130 cm., hauteur 200 cm., 3 portes ouvrantes, séparations intérieures, 2 tiroirs au milieu, poignées et entrées de serrures bronze argenté tablettes à l'intérieur, glace argentée biseautée. Lit assorti de 140 cm. extérieur. Table de nuit forme liseuse, dessus et intérieur marbre.

Les 3 pièces ..... frs 2.340. »
Franco de port et d'emballage
Payables en 18 traites de 130 fr.

Je prie la **Maison GIRARD et BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à PARIS,** *de m'envoyer les meubles ci-après désignés : une*

..... n° .....
à fr. ....., *payables en* 18 *traites mensuelles de fr.* ....., *que je payerai jusqu'à complet payement.*
Fait à ....., *le* ..... 19 .....
Nom et prénoms .....
Profession ou qualité .....
Domicile .....
Département ..... Gare .....
SIGNATURE :
D. 46 2



N° 33

En chêne massif sculptures prises dans la masse. Armoire démontable de 160 cm., hauteur 210 cm., 3 portes ouvrantes, 4 tablettes intérieures et tiroir à bijoux. Glace argentée biseautée. Lit de 150 cm. Table de nuit forme liseuse, dessus marbre.

Les 3 pièces ..... frs 4.410. »
Franco de port et d'emballage
Payables en 18 traites de 245 fr.

Girard & Boitte

UNE FEMME ÉCOUTAIT

Nouvelle inédite de Guy MAZELINE

« CETTE histoire avant ému en nous les curiosités les plus impatientes, nous ne manquâmes pas, à la première occasion, d'interroger le docteur Morain qui avait durant quelque temps, nous le savions, donné ses soins à Mlle Domer.

« C'est là, nous dit-il, une des affaires les plus curieuses que j'ai pu démêler, comprendre et, en quelque sorte, dénouer. Les journaux, comme à l'ordinaire, ont déformé certains faits, négligé quelques détails importants et grossi des circonstances qui, dans le développement de l'affaire, n'offraient pas un réel intérêt. Mais il est vrai que les feuilles n'ont pas affaire avec de telles subtilités. Le récit de cette aventure, je le tiens de Mlle Domer elle-même.

« J'avais été amené, tout à fait incidemment, à donner mes soins à cette jeune personne. Elle habitait dans Neuilly, à quelques pas de ma demeure, une assez confortable maison. Souffrant un jour d'une insupportable exaspération des nerfs, Mlle Domer m'avait fait appeler. Le soir, je trouvai allongée sur un divan de velours une femme un peu maigre, sans réelle beauté et qui me fit de son mal une peinture où je démêlai toutes les caractéristiques d'une névropathie. Comme je vis bien cependant qu'elle exagérait l'importance de son indisposition, je lui ordonnai des calmants et lui conseillai d'éviter toute lecture, tout spectacle qui auraient pu troubler dangereusement l'équilibre de son esprit et surtout exciter son imagination.

« Je revins par la suite deux ou trois fois et je pus constater que ma jeune cliente, au demeurant l'une des plus dociles que j'aie vues, commençait à reprendre le dessus. Selon le conseil que je lui avais donné, elle avait engagé une soubrette à toutes fins d'éviter les influences pernicieuses de la solitude. Mlle Domer vivait seule en effet la plupart du temps. Je ne crois pas qu'il y eût à ce moment dans sa vie une aventure sentimentale : au reste, il aurait été de beaucoup préférable qu'elle eût à subir, pour se distraire d'une solitude nuisible à ses nerfs, les exigences ou les fantaisies d'un ami. Je félicitai donc ma cliente d'avoir si scrupuleusement suivi mon conseil. Malheureusement, cette soubrette aimait à sortir le dimanche. Elle partait le samedi soir et ne revenait que le lundi matin. Elle n'avait accepté d'entrer au service de Mlle Domer qu'à cette condition, disant que toutes ses collègues jouissaient regulièrement du loisir dominical.

« L'affaire se produisit un dimanche. Une désespérante pluie tombait ce jour-là sur Neuilly, un Neuilly familial, tranquille et submergé de temps en temps par les hymnes et les ébranlements de cloches qui parvenaient de l'église.

« Renonçant à prendre quelque distraction que ce fût dans cette ville envahie par les employés et les familles désœuvrés, Mlle Domer s'était enfermée dans l'espèce de salon-cabinet de travail où elle avait coutume de lire, flâner, rêver et dormir. Mlle Domer était assez riche pour ne demander sa subsistance à personne et c'était une incorrigible liseuse.

« Elle avait donc tiré ses rideaux sur le monde et s'était allongée sur le divan, avec, à portée de sa main, deux ou trois romans, une théière et une boîte de cigarettes. J'imagine aisément ce que de telles heures ont pu avoir de résonance et de prolongements dans l'esprit mal aéré et quelque peu triste de Mlle Domer. On voit ce divan sombre, ces lumières basses, ces tumées enveloppantes, on entend le tic-tac de la pendule. Bref, ce décor est tel que les milliers de décors qui sont, à Paris, du goût des jeunes femmes. Le moindre écho, la plus légère inquiétude trouvent asile dans ces sortes de compartiments où, sous prétexte d'élégance, on s'empêche de respirer.

« Mais quoi que j'eusse dit sur ce sujet à Mlle Domer, elle n'avait point voulu supprimer de sa vie des habitudes aussi chères. Je crois que, depuis, elle a changé d'opinions. Aux dires de ma jeune cliente, il pouvait être 3 heures de l'après-midi lorsqu'elle prit place sur son divan. Soit que l'auteur du roman qu'elle avait commencé à lire n'éveillât point en son esprit de fortes imaginations, soit que l'atmosphère ambiante fût épaissie à l'excès, soit qu'un tel désœuvrement favorisât l'arrivée du sommeil, Mlle Domer ne tarda pas à s'endormir. Je présume qu'à partir de cet instant et jusqu'au lendemain matin elle perdit complètement la notion du temps ou plutôt que le temps devint pour elle une sorte de flot lourd et sans fond où elle eut le sentiment de perdre pied et de s'engloutir.

« Comme elle me le conta elle-même, un bruit singulier, à l'étage au-dessus, la tira assez brutalement du sommeil.

« Dans cet appartement habitait une dame seule, cette Mme Renoudier dont vous avez lu le nom dans les journaux. C'était une femme douce, indifférente à l'existence de ses voisins et qui portait avec résignation le deuil récent de son mari, capitaine au long-cours mort aux colonies d'une congestion cérébrale. Elle ne passait point pour riche et d'ailleurs ne vivait pas d'une façon qui pût faire supposer qu'elle avait de l'argent. Elle tenait son rang et, dit-on, n'était pas avare.

« Mlle Domer fut donc réveillée par un bruit très particulier et que le silence de la maison isolait d'autant mieux.

« Ma jeune cliente, familiarisée par la vie quotidienne aux mille petits bruits qu'elle entendait au-dessus de sa tête, savait que lorsqu'elle s'était endormie Mme Renoudier s'était également couchée. La chambre de la veuve était située directement au-dessus du studio de Mlle Domer et celle-ci avait entendu fort distinctement les bruits très particuliers que fait une personne qui se déshabille, qui remue des fioles sur une table (on a su depuis que Mme Renoudier subissait une attaque de grippe) et dont le corps alourdi pèse à plusieurs reprises sur les ressorts du sommier.

« La première sensation de Mlle Domer, au réveil, fut une sensation d'étonnement. Elle ne devait pas avoir dormi bien longtemps. Elle avait le sommeil léger. Par conséquent, elle aurait dû entendre Mme Renoudier sortir de son appartement. Cette seule hypothèse pouvait faire admettre qu'une main remuait en ce moment une clé dans la serrure de la porte d'entrée. Mais Mlle Domer était déjà en quelque sorte victime de cette extraordinaire affinement de l'ouïe, de ces redoutables clairvoyances qui accompagnent toujours le sentiment de la peur. Elle remarquait fort bien que la main hésitait, s'y prenait à plusieurs reprises et cela avec une extrême délicatesse insaisissable un autre jour, dans une maison où certains bruits attestaient, du matin au soir, qu'elle était vivante.

« A partir de ce moment, Mlle Domer ressentit au cœur une mortelle contraction. Elle n'entendit que les battements de son cœur et le bruit sec et métallique de la clé dans la serrure. Elle était, m'a-t-elle dit, soudée à son divan. Elle percevait fort distinctement le glissement d'un pas sur le parquet, le léger craquement des semelles et elle remarquait — car nul détail n'échappe dans la peur — que la démarche de l'inconnu était quelque peu claudicante. L'un des talons de l'homme frappait plus violemment que l'autre sur le bois. Mlle Domer, par la suite, m'a raconté qu'elle aurait pu, des années plus tard, reconnaître ce bruit très particulier qui résonnait au-dessus de sa tête dans une zone épaisse de silence et possédant toutes les propriétés d'un amplificateur.

« Ma jeune cliente, il va sans dire, n'osait bouger. Tout ce que son oreille percevait, elle le transposait dans le plan de l'imagination et pouvait ainsi, à la trace auditive, si je puis dire, suivre l'inconnu.

« Elle entendit une autre porte s'ouvrir et, soudain, un choc de fioles sur le marbre, une sourde pesée sur un sommier. Un râle qui figea son sang. Elle *voyait* littéralement la veuve étouffée sous les mains de l'assassin dont le pas claudicant, durant plus d'un quart d'heure, résonna encore au-dessus de sa tête.

« Un peu de temps passa, cependant, durant lequel Mlle Domer n'entendit plus rien. Puis, le martèlement du talon reprit. Elle entendit les battants d'une armoire grincer, le choc de piles de linge sur le sol, des chaises que l'homme heurtait dans sa précipitation. Chose curieuse, Mlle Domer n'eut pas un seul instant l'idée de crier. Elle suivait toutes les péripéties du drame avec une curiosité ardente et une merveilleuse netteté d'esprit. Seulement, lorsqu'elle entendit les pas étouffés de l'homme dans l'escalier, elle s'évanouit.

« La soubrette, rentrée le lendemain matin et bouleversée par le crime que la concierge venait de découvrir, trouva sa maîtresse dans un état d'extraordinaire apathie. Elle délirait, disait souffrir d'insoutenables maux de tête et tressaillait, comme une bête traquée, au moindre bruit qu'elle entendait. On vint me chercher. Je trouvai toute la maison envahie. Les voisins commentaient sur leur palier le drame dont pas un d'entre eux, durant ce triste dimanche, ne s'était douté. J'allai droit à ma jeune malade et lui ordonnai de quitter sur le champ cette maison. Je lui conseillai de prendre une chambre confortable dans un bon hôtel du centre, afin que, plongée au milieu d'une collectivité, elle ne subît plus l'exaspération des nerfs que lui causait le silence de sa maison.

« Elle se laissa conduire. Elle était sans force.

« J'avisai l'hôtel Bonaparte, sur la rive gauche, qui est un excellent établissement et fort tranquille. J'installai Mlle Domer dans une grande chambre et l'avisai que je viendrais la voir deux fois par jour, jusqu'à ce qu'elle se sentît beaucoup mieux. »

Le docteur Morain en était là de son récit, lorsque l'un de nous l'interrompit avec une exclamation :

— Mais, docteur, l'hôtel Bonaparte,... c'est là que...

Le docteur Morain sourit et répondit :

— On ne peut rien vous cacher. Eh bien ? ne trouvez-vous pas cela extraordinaire ? Qui le croirait, si l'on racontait cette histoire ?

Je n'avais pas lu les journaux attentivement. Cet hôtel Bonaparte ne me disait rien du tout, *à moi*. J'insistai.

— Oui ! reprit le docteur. Après cela, j'ai dû envoyer ma jeune malade en Suisse. La fatalité — si ce mot-là veut dire quelque chose — la poursuivait.

Je compris soudain toute l'affaire.

— Docteur, m'écriai-je, vous allez me dire que le soir de son arrivée à l'hôtel Mlle Domer entendit au-dessus de sa tête...

— Exactement, répondit Morain. Mlle Domer se précipita comme une folle dans l'escalier, monta, frappa violemment à la porte de la chambre d'où ce bruit qu'elle aurait reconnu entre mille lui était parvenu.

« Un homme jeune, correct, à la mine un peu crispée, vint lui ouvrir (aurait-il pu supposer ?...) Il paraissait, dirent les témoins accourus, extrêmement maître de lui. Mlle Domer l'avait cramponné aux revers de son veston. Elle hurlait :

« — C'est l'assassin de Mme Renouvier, c'est lui... lui...

« Elle perdit connaissance.

« Profitant du désarroi et de l'étonnement, l'homme s'enfuit. Mais il fut rattrapé dans la rue par le portier de l'hôtel dont les journaux, si vous vous en souvenez, ont publié la photographie à côté de celle de l'assassin. Celui-ci a tout avoué. C'était un Polonais recherché dans son pays pour vols à main armée.

— Mais, demanda l'un de nous, est-ce que le signalement ?...

— Oui, répondit Morain, devançant la pensée de l'interrogateur, le signalement indiquait en particulier une légère claudication de la jambe droite.

FIN

C'est l'assassin de Mme Renoudier, c'est lui !... *(Illustration de Rudis.)*

Le mystérieux vitriolage de Rabastens

Voici devant les assises du Tarn, Mme Rolland, l'infortunée Toulousaine, vitriolée, une nuit, sur la route de Rabastens.

et ses vitrioleurs, Aubès, condamné à mort honoraire, acquitté quatre fois ; Jourdan, le chiffonnier...

Gleizes, quinquagénaire apoplectique, et la fille Louise Gorce, maîtresse de Jourdan.

(Photos Simon)

A l'issue d'une audience de nuit qui se prolongea jusqu'à 1 heure du matin, Gleizes, Aubès et Jourdan ont été condamnés à sept ans de réclusion, Louise Gorce à un an de prison.

Le cadavre dans la malle

De la lettre d'amour aux giclures de sang

Dans la cour de l'immeuble, 13, rue St-Gilles, M. Benoits, directeur de la Police judiciaire, fait relever par les inspecteurs de l'Identité des taches de sang sur la porte de l'arrière-boutique.

L'opinion publique, la presse s'énervaient. Depuis le 11 septembre qu'on avait découvert à Lille le cadavre de Rigaudin, dans une malle, qu'avait donc fait la police pour ne rien trouver?

Une telle impuissance était unique pour un tel genre de crime : l'assassin de Gouffé avait été arrêté ; Mme Bessarabo n'était pas restée longtemps en liberté ; Gounod, assassin de son oncle, avait expié.

Chaque jour, un nouveau nom était lancé, une nouvelle piste était suivie : à peine venait-on de laisser en paix les Tcherkovisch, de Montreuil, qu'on tombait sur le fourreur Dünner qui, ayant averti lui-même la police de la dernière visite de Rigaudin, ne comprenait rien à ce soupçon, croyant avoir fait tout son devoir.

Enfin, Dünner réussissait à se dégager. Il y mettait une telle bonne foi, une telle foi qu'il fallait bien se rendre à l'évidence de son innocence et chercher ailleurs.

Des traites à en-tête de Joséphovitch, trouvées près du cadavre, dans la malle, suffirent aux enquêteurs bénévoles pour se lancer à corps perdu à la poursuite du pauvre Joséphovitch. Abasourdi par ce coup, Joséphovitch promena son corps chétif dans les couloirs de la police judiciaire, posant avec effroi les regards de ses gros yeux de myope sur ces hommes inquisitoriaux : policiers, journalistes.

Puis, les amateurs n'y comprenant plus rien, à qui manquaient le fil conducteur, le petit fait initial, allaient abandonner la partie et ne plus faire que reprocher sa carence à la police officielle.

■ ■ ■

Mais celle-ci ne dormait pas. Imperturbable sous les sarcasmes, impavide devant les critiques les plus féroces, le commissaire Nicolle continuait son travail, son « long travail de patience », comme il dit lorsqu'il parle de son métier.

Il se souvenait que, lors de l'assassinat de Mme Blanc, Rigaudin avait parlé à la police d'un tailleur, Almazoff dit Almazian, qui, jaloux, le faisait suivre. Rigaudin passait alors en revue tous les hommes qui eussent pu lui en vouloir, en vouloir à sa mère et par conséquent être les meurtriers.

En outre, M. Nicolle avait trouvé dans les papiers de Rigaudin une lettre à en-tête d'Almazian, une tendre lettre d'amour, écrite par Fernande Almazian, terminée par ces mots : « Méfie-toi ; mon mari se doute de quelque chose. Il se vengerait s'il savait... »

Dans le plus grand secret, vers la fin de septembre, alors que les policiers laissaient croire aux pistes Dünner, Joséphovitch ou toutes autres, Almazian fut conduit un matin à la police judiciaire.

Son interrogatoire fut bref.

— Je n'ai pas revu Rigaudin depuis le 15 août, disait Almazoff en souriant. Je ne puis donc rien vous apprendre sur sa mort ni sur son assassin.

Quelles que fussent la liberté de son allure, la franchise de son regard, l'aisance de ses propos, M. Nicolle ne fut pas convaincu.

Il vérifia l'emploi du temps de Rigaudin ; celui d'Almazoff. Comment?

Au cours de la perquisition chez Rigaudin, le chef de la brigade criminelle avait trouvé la lettre d'amour et une note d'hôtel de Moret-sur-Loing datée du 1er septembre.

A l'hôtel de Moret-sur-Loing, il apprit que Rigaudin avait passé la journée du 1er septembre avec Almazoff et sa femme.

Premier mensonge découvert !

Il apprit aussi qu'Almazoff souvent se rendait le dimanche à Montmorency.

Le commissaire chargea le brigadier Leroy de battre Montmorency, de trouver l'hôtel où descen-

L'inspecteur Cot examine un tabouret sur lequel on a découvert des taches suspectes.

dait Almazoff. Ça ne traîna pas, et l'enquête du brigadier Leroy fut édifiante :

Le dimanche 8 septembre, la veille de sa mort, Rigaudin arrivait à 4 heures du soir à l'hôtel de l'Ermitage, à Montmorency.

Almazoff, sur la terrasse de l'hôtel, buvait l'apéritif avec sa femme.

Il vit, de loin, venir le comptable. Ses traits se crispèrent. Il grinça, tourné vers sa femme : « C'est toi qui lui as dit que nous étions là !... »

Rigaudin fut aimable. Au cours de la conversation, sut-il redonner confiance au jaloux ou commença-t-il de lui exposer une affaire d'argent qui pouvait intéresser beaucoup Almazoff...

Almazoff — dit Almazian — est conduit chez le juge d'instruction Mattifas qui inculpera d'homicide volontaire.

avec concordat, donc à la côte? Il resta à dîner et même il passa la nuit à l'hôtel.

Le lendemain à 6 heures, en compagnie d'Almazoff, Rigaudin repartait pour Paris...

L'enquête de Leroy s'arrêtait là.

■ ■ ■

Depuis plus de cinq semaines, l'assassinat du comptable faisait assez de bruit pour qu'il fût permis à un homme sachant lire de l'ignorer ; pour qu'il fût permis d'ignorer que la police cherchait surtout à reconstituer l'emploi du temps de Rigaudin, le jour de sa disparition, et aussi celui des jours précédents.

Le silence d'Almazoff, aggravé par son mensonge : « Je n'ai plus revu Rigaudin depuis le 15 août » constituait une charge terrible.

Samedi matin, deux inspecteurs se rendaient 13, avenue Jean-Jaurès, chez Almazoff, et l'amenaient à la police judiciaire.

Il n'en devait pas ressortir...

Ce fut une terrible épreuve pour Almazoff que cet interrogatoire de quarante-huit heures.

La matinée du samedi lui fut relativement favorable. On lui disait : « Vous avez menti en affirmant que vous n'aviez pas revu Rigaudin depuis le 15 août. Vous avez passé la journée du 1er septembre, celle du 8 en sa compagnie. Le 9 septembre au matin, vous étiez encore avec lui, à 7 heures du matin, gare du Nord. Vous avez menti, pourquoi? »

Almazoff répondait : « J'ai menti pour ne pas créer d'ennuis à l'hôtelier de Montmorency, car nous avions omis de remplir la fiche d'hôtel de Rigaudin, le 8 septembre. »

Cela se pouvait soutenir, malgré la gravité d'une telle omission n'ayant pour but que d'éviter à un tiers une contravention banale.

Mais l'après-midi fut dramatique. Le tailleur disait encore : « J'ai quitté Rigaudin à 7 heures du matin. Je suis allé à mon magasin, 11, rue Saint-Gilles. Le soir, à 7 heures, j'ai rejoint ma femme à Montmorency. »

Or, il fut prouvé qu'il n'était rentré à Montmorency qu'à 9 heures du soir, qu'il avait dû pour cela descendre du train à Enghien et prendre un taxi pour le reconduire de là à Montmorency ; qu'ainsi donc, entre 7 heures et 8 heures du soir, il pouvait fort bien se trouver à la gare du Nord, à l'heure et à l'endroit où fut expédiée pour Lille la malle sanglante.

Sur ce point, il ne put que répondre : « C'est donc que je me suis trompé d'heure », et il n'en démordit point.

C'est alors que l'identité judiciaire entra en scène.

■ ■ ■

Cependant qu'enfermé dans une chambre secrète à la police judiciaire, Almazoff, la tête entre ses mains moites, faisait des efforts surhumains pour reprendre tout son sang-froid, toute sa force, MM. Benoist, directeur de la police judiciaire, Nicolle et Amy, le remplaçant de M. Bayle à l'identité judiciaire, perquisitionnaient 13, rue Saint-Gilles.

Sous un évier, ils trouvaient un tampon de ouate taché de sang ; au mur, ils trouvaient des giclures de sang ; et du sang sur le parquet, du sang sur une serpillière, du sang au bas d'un pantalon ayant appartenu à Almazoff.

Ce n'était pas tout encore.

Les policiers découvrirent du fil de fer semblable à celui qui fixait à la malle sanglante l'étiquette : *M. Goltchin*, du carton semblable à celui de cette étiquette ; une boîte de bonbons de la maison de Lille : « Au Petit Quinquin », prouvant qu'Almazoff connaissait Lille, où d'ailleurs il fut établi qu'il avait travaillé pendant quelques mois.

Les traces sanglantes qui souillaient la porte vitrée de la rue Saint-Gilles ; les caillots maculant le coton hydrophile ; le sang de la serpillière, furent examinés à l'identité judiciaire, vers la fin de l'après-midi du samedi : tout ce sang était du sang humain. Le laboratoire du mystère ayant interrogé tous ses « témoins », les acides mordants, les révélateurs subtils, parlait et accusait Almazoff.

La nuit terrifiante commença pour cet homme...

Il n'avait pas pris de nourriture depuis douze heures. Il en réclama. Une femme vint, du dehors, qui, dans un petit panier, apportait du jambon, du vin rouge, des fruits et du pain.

Almazoff n'y toucha pas. Et même, énervé, il brisa l'assiette contre le parquet de la salle où il attendit jusqu'à 3 heures du matin que le commissaire Nicolle l'interrogeât de nouveau.

Quand il fut introduit dans le cabinet du magistrat, pâle, défait, grelottant de froid, les jambes molles, il fut posé par le brigadier Ballevat, plutôt qu'il ne s'assit, dans un fauteuil. Il n'avait plus ses lunettes. Il n'avait d'ailleurs plus ni la force de regarder le magistrat, ni celle même de répondre précisément aux questions qu'on lui posait.

On lui parla des traces de sang. Il dit : « C'est

Mme Almazoff ; elle déclara : « Jamais je ne me suis coupée dans la boutique. » Alors, Almazoff, définitivement effondré, laissa passer durant cinq heures le formidable orage d'un interrogatoire impétueux où les arguments, les faits, se pressaient, se bousculaient, l'accablant un à un, l'enfonçant un peu plus à chaque minute vers l'inculpation de meurtre.

Il ne bougeait plus et répétait sans cesse : « Je ne sais plus rien ; je ne sais plus quoi vous dire ; je suis innocent. »

Le commissaire lui demandait-il d'expliquer la boîte à bonbons de Lille qu'il répondait : « Je ne sais plus rien... »

Lui disait-on : « Le carton trouvé chez vous, le fil de fer trouvé chez lui sont les mêmes que ceux de l'étiquette », qu'il ne se défendait pas : « Je suis innocent. »

Il disait cela sans tonalité, presque à voix basse.

La veille encore, cet homme traqué tirait parfois un journal de sa poche et lisait, ou prenait une cigarette et l'allumait, sans même avoir l'air d'écouter le commissaire. Maintenant, enfoncé dans son fauteuil, tremblant, glacé, pâle, il ne regardait plus rien, ne pensait plus à rien, répétant sans cesse, sans raison, à n'importe qui, pour n'importe quoi : « Je suis innocent. »

Lorsqu'ils virent l'état d'extrême affaissement de cet homme, les enquêteurs eurent une idée terrible : ranimer ce mourant, rallumer la flamme dans cet organisme sans réaction. M. Nicole se pencha vers un inspecteur. Celui-ci, dans un dossier épais, prit une pièce, une lettre, puis deux autres, deux photographies.

Et l'inspecteur se mit à lire à très haute voix une lettre d'amour, ardente, passionnée. Puis il posa presque la lettre sur les yeux d'Almazoff, et dit : « Connaissez-vous cette écriture? » C'était une lettre que Mme Almazoff avait écrite à Rigaudin.

Mme Almazoff — épouse imprudente — essaie de se soustraire à l'objectif.

Et, tout de suite, on lui présenta les deux photos : celle de sa femme, celle de Rigaudin...

Almazoff ne bougea pas. Avait-il entendu? Avait-il lu?

Il était au bout de la résistance humaine.

L'homme traqué depuis des semaines, qui sentait la menace de la justice, qui sentait les manœuvres se déployer dans l'ombre et resserrer leurs filets sur lui, avait épuisé, en ces quarante heures, toute son extraordinaire vitalité.

« Je suis innocent... » fut toute sa réaction. Alors, M. Nicoile, plus pâle qu'Almazoff essuya son front d'où la sueur coulait, se tourna vers les inspecteurs et, profondément las, il dit : « C'est fini, messieurs. Il n'avouera plus... Tout à l'heure, vous conduirez cet homme chez le juge d'instruction... »

Le capitaine de douanes Martin

LES SECRETS DE LA CONTREBANDE

II. — LES ENTREPRISES DE PASSAGE DE TABACS

(De notre envoyé spécial)

Dire où je suis, je ne le puis. J'ai juré de le taire. Mais c'était sur une petite place en briques, dans une de ces citadelles que Vauban fortifia, en seconde ligne du Rhin, de Maubeuge à Valenciennes, en passant par Hirson, Avesnes, Le Quesnoy, sur la frontière des Flandres, pour « maintenir le Germain chez lui », ainsi que s'exprimait le Roi-Soleil.

Il y avait quatre bons bougres, attablés près du comptoir de chêne clair, devant une chope de Wattrelos. L'homme qui parlait, grand et fort, le visage couleur des façades, et roulant les *r* à la façon d'Hazebrouck, était, officiellement, éleveur de poulets. Quand il le fallait, il était aussi rabatteur, au compte de vieux camarades belges, des fraudeurs, et contrebandier comme tout le monde, à l'occasion.

Personne ne connaît mieux que lui la frontière, m'avait dit un officier des douanes. S'il veut ouvrir la bouche, vous saurez bientôt tout ce qui s'est passé dans la zone, depuis dix ans.

Nous causions donc.

C'est en 1911, avant la guerre, que le brigadier Martin, de l'inspection de Tournay, inventa le « piège à autos », disait-il. Je le vois encore, sur la route, à Mauld-Mortagne, près de Saint-Amand-les-Eaux, avec ses grosses moustaches. Il est tout rasé, à présent. Un sacré « fond de bouteille », ce gars-là !

« Son truc était un truc ingénieux. Il faut dire qu'il y avait alors beau temps que Maréchau de Boulogne était entré dans la légende. On parle encore de ses passages, lorsque, du haut de son cheval, il poivrait les yeux des gabelous. Mais personne de vivant ne l'a connu, depuis qu'il mange des pissenlits par la racine. Et les Wallons ne traversent plus souvent la forêt de Trélon pour amener du tabac en France. Trente kilos à dix francs en Belgique, ça ne fait pas six cents francs après la douane. C'est trop de risques pour trop peu de profit. On a fait beaucoup mieux depuis.

« Martin, au temps dont je vous parle, n'avait jamais arrêté qu'une fois ou deux, à ma connaissance, à la main, du côté de la Croisade de Ruinse, un tilbury à roues nickelées, chargé, à « moyeux cachés », de 300 kilos de tabac dans sa capote, ou un baquet truqué avec des planches creuses et des madriers évidés.

« Vous savez ce que c'est : la voiture s'amène, les gabelous s'avancent, et, s'il y en a un de vicieux, il pose des questions :

— Repliez voir votre capote ?

« Pas moyen, puisque les ballots sont dedans. L'autre insiste. Le passeur est perdu. Il lâche tout, cabriolet, cheval et chargement. On l'attrape ou on ne l'attrape pas. Et les douaniers gardent la prise.

« Mais ces victoires-là ne suffisaient pas à Martin. Un margoulin, son ballot aux reins, c'est de la broutille. Il avait trouvé mieux : les autos. Il a du nez.

« Nous aussi, on connaissait ça, l'auto. Ça va vite, c'est puissant, et ça transporte une belle charge d'un coup.

Il baissa la voix :

— Puis, ça renverse tous les obstacles, gabelous compris...

Les autres se mirent à rire.

— Le douanier doit être au milieu de la route, d'après le règlement, fit l'un. Mais vous pensez si un bolide, monté par des hommes d'attaque résolus, fera un virage pour éviter un mannequin du fisc ?

« Il faut passer, on passe. Tant pis pour qui se met devant !

— Surtout qu'en ce temps-là, reprit l'autre, pour l'Administration, l'auto, c'était une voiture de riche. Il y fallait des précautions : pas d'histoires, hein ?

— Elles passent du tabac ! répétait Martin.

« On ne l'écoutait pas. Alors, un jour, avec son ami Mayet, un autre malin, il inventa un truc personnel. Je crois même qu'ils se sont cotisés pour. Il acheta des cu-lées d'arbres, vous savez bien, des souches, et des chaînes, pour tendre à travers la route. Et, je peux bien le dire maintenant, c'est moi, avec des copains, qui ai inauguré le système !

— Racontez-moi ça !

— Bah ! C'était un soir, vers dix heures, une nuit sans lune, faite exprès. On était trois dans la voiture. Landot au volant. Landot, un fameux ! Il fallait se lever de bonne heure pour l'avoir, celui-là ! Et une bonne voiture, qui nous servait déjà depuis quelque temps. Il y avait des traces de balles sur la carrosserie : des souvenirs de Chimay ou d'Halluin. Des saluts de gabelous, quoi ! Nous allions en Belgique, au ravitaillement, à vide comme de juste, et tranquilles comme le p'tit quinquin.

— Halte à la douane !

— Qu'est-ce qui leur prend ? fait Landot.

« Il fonce. Martin avait tendu ses chaînes. Nous nous prenons les roues dedans. On ne savait pas ce qui arrivait. L'auto fumait comme une locomotive et trépignait sur place.

— Je vous dresse contravention pour exportation frauduleuse de véhicule ! que crie le rempilé des douanes.

« Ça nous fait rigoler : on ne risquait rien, qu'une amende en justice de paix, comme de juste. Tout de même, on n'aime pas voir les gabelous mettre la sonde dans ses affaires, hein ? On joue des jambes. Mais Landot s'est fait prendre. Alors, on a sorti les grands moyens. On est revenu le lendemain avec un gars qui avait le bras long, histoire d'intimider les vert-bouteille.

— C'est mes ouvriers que vous avez arrêtés, qu'il dit. Ils essayaient mon auto, c'est pas des fraudeurs.

— Alors, c'est vous leur chef? que réplique Martin. Je vous implique !

— De quoi ?

— Article 1384 du Code Civil !

« On était dans le sac. On s'est débattus. Je ne peux pas vous expliquer tout par le détail. Mais il y a eu des interventions. Un autre que Martin aurait fait quatre morceaux de son procès-verbal. Lui, il a tenu bon. Ça fait que l'auto est restée saisie.

« D'ailleurs, on n'a pas eu de chance, avec ce coucou-là. Un an après, jour pour jour, on s'est jetés à cent à l'heure sur le même obstacle, à Hargnies, près de Bavay. Le truc à Martin s'était répandu dans la douane. On en trouve partout, maintenant, et des cheveaux de frise, des chaînes, des rouleaux, jusqu'à des herses pour crever les pneus. A Anor, à Fourmies, à Hirson, et, même, dans le Nord, à Baisieux, à Wattrelos ou à Houplines. Et il faut compter avec.

— Ça augmente les frais généraux ?

— La part du feu. Il a bien travaillé pour sa partie, le préposé Martin, il faut le reconnaître.

— On lui a donné un galon de plus ?

— Il est devenu capitaine.

■ ■ ■

On but.

— Qu'est-ce que vous passez par ici? fis-je.

— Ça dépend : Le poivre, le tabac, la saccharine, les bijoux. Des fois de la coco dans les accus. Ce qu'on trouve. On est d'un côté. De l'autre, il y a le douanier. C'est à qui perd gagne. Chasseur contre gibier, obus contre cuirasse. Tu passes ? J'arrête. Tu fonces ? Je tire.

— Dis l'affaire d'Halluin ? proposa mon voisin.

— L'affaire d'Halluin ? Si tu veux ? Vous savez, les histoires d'autos, par ici, on n'en aurait jamais fini. Celle-là, elle est de 1922, du 11 juin 1922. Il pouvait être quatre heures et demie du matin. Deux autos, dont une camionnette blindée, montée par des gars que je connais bien, franchissent à Halluin la frontière, sur le territoire d'Haubourdin. Elles suivaient la route de Béthune. Les gabelous, couchés dans leur sac de douanier, sur la pierraille, n'ont même pas eu le temps de les reconnaître, que les pétards partirent tout seuls. Une balle dans le carreau chez Musche, l'agent en douanes, trois autres dans la façade de l'herboriste, une autre à la recette municipale.

— Halte ! criaient les préposés, les nommés Dulien et Caudin.

« Et de courir au galop du galop. Ils sautent sur le marchepied de la dernière voiture, frappent, cognent, se débattent. Ils sont reçus à coups de talons, mais ils ont arrêté tout de même Rémy Collins et Georges Rickebusch, l'un de Mouscron, l'autre de Thumeries, qui transportaient plus de 100 kilos de tabac. Dix francs en Belgique, soixante-deux francs cinquante en France, au compte de la douane. 37.550 francs en tout.

« Trois mois plus tard, les gars étaient salés. Trois ans de prison, 70.000 francs d'amende et même plus, et deux ans de contrainte par corps pour fraude. 500 francs d'amende chacun, 100 francs d'amende pénale et deux ans de prison sans confusion pour violences.

« Vous n'avez qu'à faire le total. »

■ ■ ■

Mes gars auraient parlé jusqu'à demain, et bu de même. Mais j'avais rendez-vous avec d'autres, un peu plus loin. On se sépara bons amis.

Je voulais prendre des nouvelles de Miserque. Abel Miserque, un as. Né à Thuillez, et demeurant à Chimay, en Belgique. C'est lui qui exploite, à dix kilomètres de la frontière, cette usine spéciale de tabacs qu'on ne vend, sous le manteau, qu'à Lens, Reims, Béthune, et dans tout le bassin houiller. Il ne s'en fume pas dix grammes par an dans le Hainaut ou dans les Flandres. Tout pour la contrebande !

M. Bayard, commissaire à la Sûreté générale en sait quelque chose. C'est lui qui, en janvier 1928, l'arrêta.

Ce jour-là, avec un Breton, Jean Leran, et un naturel de Seine-et-Oise, Jean Dufour, habitant Hirson, Miserque s'apprêtait à vendre 20.000 francs un kilo de cocaïne. On lui saute dessus :

— Ça appartient à une baronne allemande, dit-il.

— Son nom ?

Il se tut. Il purge, actuellement, dix-huit mois de prison, à Saint-Quentin, avec les camarades. Ils la connaissent pourtant, eux, la musique ! Ils ont, depuis longtemps, renoncé au piéton transportant sur son dos trente kilos de « raisin » au péril de sa vie. Ils ont abandonné les chiens dont les douaniers vainqueurs coupaient les pattes. C'était du matériel romantique, mais de maigre profit. Ils travaillent aujourd'hui avec des moyens modernes. Il n'y a plus que les margoulins pour franchir la frontière à bicyclette et risquer le coup pour gagner vingt-cinq francs. Eux, ils travaillent pour des sociétés anonymes de contrebande. Ils ont des capitaux. Ils embauchent des hommes de main, qui préfèrent un risque violent à de lentes besognes, et préparent une expédition comme une campagne de guerre. Le truquage, même, prend des proportions industrielles. Le 25 juillet, le vérificateur Legrand et le préposé Adam, vérifiant des wagons en gare de Blanc-Misseron, dans le Cambrésis, sondèrent un wagon belge, chargé de chaux, destinée à M. Victor Lebon, entrepreneur à Ribécourt, en gare de Flesquière. Sous le plancher, il y avait cinquante ballots de tabac, pesant 1.597 kilos et valant 95.000 francs. M. Brécourt, receveur des douanes du bureau de Cambrai-Docks, à saisi le tout.

Voilà le « bizness » moderne. Miserque est un de ses tâcherons travaillant à l'entreprise : il avait 15.000 francs sur lui, le jour qu'on l'envoya en prison.

— Nous les connaissons tous ! me disait un lieutenant des douanes, petit, râblé, et roux comme un chien de halliers. Nous vidons dans le même estaminet les mêmes verres de bière. C'est quand ils n'y jouent plus aux cartes que nous nous méfions. Car, alors, ils sont en campagne, et une expédition se prépare.

Tout devient suspect. Ce gosse qui tire la ficelle de son cerf-volant fournira un signal, peut-être, à un moment donné. Cette ménagère qui puise de l'eau à la fontaine clignera de l'œil à l'instant précis. Ce cultivateur penché sur le sillon sifflera ses chevaux quand ce sera utile. Tout est prévu, tout est convenu, tout est préparé. Le paysage lui-même est truqué. Cette haie, si épaisse qu'elle soit, est taillée, en un certain endroit, pour livrer passage. Ce fossé est comblé au point choisi.

L'auto chargée envoie en éclaireur une voiture légère, parfaitement innocente d'aspect, qui observera le terrain. Un képi montré trop tôt, une arme qui brille, un tuyau reçu, elle fera demi-tour pour aller prévenir. Rien devant ? La forte machine qui consomme tant d'essence aux cent kilomètres que le propriétaire s'en débarrassa à bas prix, avance. Les gabelous sont en embuscade quelque part. Ils ont leurs revolvers, leurs chaînes et leurs chevaux de frise.

Guerre à mort. La voiture va foncer. Les estafettes la signalent. Il y a des coups de téléphone qui s'échangent :

— Pont-sur-Sambre ? Rien ?

— Brettechies ? Rien ?

— Erquelines ? Rien ?

Rien ! La campagne aux bords usés de lisière est calme, depuis le petit matin. Marike, la grosse fille belge des « Trois-Archers », verse des chopes comme d'habitude. A Gognies-Chaussée, on ne signale rien.

Et, tout à coup, l'auto se présente. On peut la reconnaître de loin. Elle est lourde, elle est vite, elle est puissante. Un vrai tank. Elle a traversé Feignies comme la foudre, suivi la voie du chemin de fer, évité les deux premiers postes et atteint déjà Maubeuge. Si on la cerne avant les remparts, on la rejetera sur Coulsore. Sinon, elle va gagner Hirson, Vervins, Laon, Reims.

On l'a vue. On la tenait, vers Anor — ou à Ehœunge.

— Elle file sur le Cateau !

— Non, sur Guise !

Passée ! Les bailleurs de fonds seront contents. L'autre jour, on en avait surpris une. Les gars l'incendièrent en plein champs au moment de franchir la rivière.

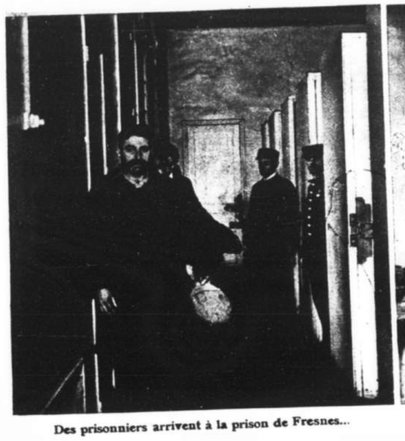
Et j'ai vu, moi, dans un garage de la douane, des autos capturées en cours de contrebande, qui portaient des armoiries princières. L'une avait été saisie, le 3 mai 1927, sur la route d'Hirson, par des douaniers en embuscade. Elle passait 1.100 kilos de tabac. On trouva dedans l'étiquette d'un grainetier parisien adressant un colis au jardinier du prince Joseph de Caraman-Chimay. Celui-ci prétendit l'avoir vendue à un inconnu.

Mais la noblesse ne méprise pas toujours, comme lui, les bénéfices de la fraude. Le 9 février de la même année, le Comte Cahen d'Anvers fut surpris avec 400 kilos de tabac qu'il passait en fraude, à la suite d'un pari, dit-il. Il fut tout de même condamné, à Saint-Quentin, à l'amende et à la prison. Le 30 novembre précédent, Mme la baronne Fritz de Menden de Horn fut trouvée, dans le train, à Aulnoye, avec des bijoux qu'elle avait oubliés de déclarer à la frontière. Et le 11 décembre, dans un wagon venant de Bruxelles, la brigade mobile d'Avesnes fouilla, en seconde classe, Mme la princesse de Ligne, qui dissimulait trente-cinq joyaux, valant des centaines de mille francs. Elle s'emporta jusqu'à traiter de « morveux » le lieutenant des douanes, mais son avocat dut ensuite s'entremettre activement pour obtenir une transaction honorable. Il se nommait Alexandre Millerand.

Emmanuel BOURCIER.

(A suivre)

(Photos Détective)



Des prisonniers arrivent à la prison de Fresnes...

Dans une cellule cet homme fabrique des poupées.

Un à un, coiffés de la cagoule, les condamnés vont à la promenade.

.. Dans cette autre, ce détenu travaille aux pièces.

A travers un judas on passe la soupe.

(Photo H. Manuel)

Premières étapes sur ... ...la route du bagne

Fresnes

Les portes s'ouvrent, immenses, et engloutissent les lourdes voitures cellulaires, lourdes aussi de la misère qu'elles charrient.

Les condamnés descendent en silence.

Tout est silencieux ici. Les gardiens sont presque muets, et accueillants au possible. Ils ont vite fait de déshabiller, fouiller, matriculer, prendre les empreintes digitales, faire signer sur des registres longs comme ça, pendant que d'autres gardiens conduisent les premiers arrivés dans leurs cellules respectives.

Une porte qui claque, trois tours de clés, le bruit gras d'un verrou et on est encore une fois dans la ratière.

Comme à la Santé, il y a à Fresnes de vastes bâtiments à quatre étages de cellules superposées, dont les portes donnent sur un étroit couloir suspendu dans le vide et protégé d'un garde-fou.

Dans toutes ces cellules, les occupants, oreille tendue, écoutent les bruits des arrivants. *Les prisonniers, tous, voient avec leurs oreilles.*

Ils savent donc que les gardiens sont occupés avec les nouveaux convois d'arrivants, et en profitent pour « téléphoner » à qui mieux mieux.

A gauche, à droite, en haut, par les murs, les tuyaux, les W. C., par tout ce qui conduit les sons, des coups discrets appellent l'attention du « nouveau ».

On est vite familiarisé avec ce code téléphonique. Pan, pan, pan : « Qui es-tu, demande l'un. Pan, pan, de quelle ville, de quel quartier, de quelle rue ? Connais-tu un tel ? Pourquoi es-tu là ? Pour combien de temps ?... » Pan, pan, pan... Mais, crac, une porte s'ouvre ; c'est un gardien qui a surpris un « téléphoniste » et l'emmène dare dare à la « boîte ».

Le silence règne à nouveau.

Dans les vastes halls de l'immense prison on n'entend plus désormais que les pas assourdis des gardiens glissant sur les dalles. Ils vont ainsi, un gardien par étage, de porte en porte, regardent par le judas, s'en vont, regardent, sempiternellement, pendant des heures.

A la tombée du jour, les condamnés se déshabillent et doivent déposer leurs effets à la porte, dans le couloir. Le gardien de service s'assure, avant de refermer la porte, que le prisonnier a réellement sorti tous ses effets. Celui-ci rabat la couchette de fer accrochée au mur pendant le jour, et se couche. Défense de rester assis sur son lit, il faut rester étendu. Défense de lire ; d'ailleurs, l'ampoule électrique s'atténue en veilleuse, juste assez pour que le gardien puisse voir par le judas ce que devient le prisonnier.

Et, de porte en porte, tout le long de la la longue nuit, inlassablement, les gardiens glissent sur les dalles, posent leur œil sur le judas, s'en vont plus loin, regardent, s'en vont...

Enfin, le réveil. Quelques guichets s'ouvrent. On distribue le café à ceux qui, ayant de l'argent au pécule, l'ont commandé la veille au cantinier. Chaque prisonnier a droit de dépenser en cantine une somme prévue par le règlement. Avant guerre c'était dix sous par jour. Cette fabuleuse dépense occupe journellement le prisonnier. Que prendra-t-il le lendemain ? « Un café, deux sous, un fromage, trois sous, un ragoût, six sous. Non, un sou de trop, je prendrai donc, un café, deux sous, un fromage... ». Les yeux fixés sur le menu de la cantine pendu dans chaque cellule, le prisonnier compte et recompte, hypnotisé par l'énoncé de ces nourritures auxquelles il n'a pas droit.

Un par un, coiffés de la cagoule, les condamnés vont à la promenade obligatoire. Ils restent ainsi à l'air une demi-heure par jour, chacun dans un préau séparé. Sur un promenoir élevé, les gardiens surveillent. Pas assez, cependant, pour empêcher Totor d'écrire sur le mur ses un délateur, ou encore Fifi d'exercer son talent à des dessins virils. D'autres, que la langue démange, essaient de parler au voisin.

Surpris, ces graves délits seront sévèrement punis. Rentrant de la promenade, chacun trouve dans sa cellule des sacs de plumes que l'entrepreneur lui apprendra à trier.

Après trois ou quatre jours d'apprentissage, le prisonnier doit produire un minimum de tâche, faute de quoi il sera puni pour « paresse au travail ». Ce minimum est honnête. On l'a vite dépassé. Des hommes moyennement adroits font trois et quatre fois la tâche imposée, et sont payés en conséquence. La paie est infime, du reste. Quelques sous par jour avant-guerre, maintenant quelques francs. De quoi s'acheter à la cantine, un café, un fromage...

A dix heures, soupe, pain bis. Puis une heure de repos, pendant laquelle on peut lire. Travail jusqu'à cinq heures. Soupe de légumes secs, quelquefois cuits. La journée est terminée.

Elle recommencera le lendemain, aussi captivante que la veille. Et ainsi pendant des mois ou des années, selon la peine que les prisonniers doivent purger.

Un beau voyage

Les condamnés aux travaux forcés font ordinairement un court séjour à Fresnes. Dès qu'ils sont assez nombreux pour former un convoi, on les évacue vers le bagne de St-Martin de Ré, via La Rochelle. Voici comment : la voiture cellulaire les emmène à la petite gare de Fresnes. Là, des agents spéciaux les font monter dans un fourgon cellulaire. Chaque prisonnier prend place dans une minuscule cellule, où les agents lui mettent les fers aux pieds. Le train part. Le voyage dure deux, trois ou quatre jours, selon les hasards des correspondances. Il n'est pas rare que le fourgon, détaché du train, séjourne un jour entier sur une voie de garage, en attendant un autre train.

Les agents sont chargés de nourrir les prisonniers en cours de route. Quand le train s'arrête ils achètent du pain blanc, du fromage et du saucisson. La distribution est équitable. De grands verres d'eau fraîche arrosent ce menu. Il apparaît que ces agents voyageurs sont recrutés parmi le personnel le plus intelligent des prisons. Jamais ils ne crient ni ne bougonnent. Ils sont honnêtes. Alors qu'ils pourraient lésiner sur les achats de vivres puisque personne ne les contrôle, ils achètent largement et les plus affamés mangent à leur faim.

Ils s'ingénient à amadouer les plus récalcitrants par quelques bonnes intentions. Par exemple, ils ouvrent les guichets des cellules pendant de longues heures et permettent aux condamnés de causer entre eux. Songez que l'obligation du silence est très pénible, surtout quand on sait des hommes près de soi. Mais la suprême intention est l'offre de cigarettes. La nuit, les guichets restent impitoyablement fermés et le plus absolu silence est de rigueur. Ceux qui peuvent dormir malgré les fers aux pieds, la position assise, la rareté de l'air, la chaleur ou le froid selon les saisons, ceux-là se réveillent au matin rompus et abrutis. Ils grognent. Les gardiens font l'appel, ouvrent les portes les unes après les autres, les referment, puis ils distribuent le pain, le fromage et l'eau, parfois un petit café si le train est arrêté dans une gare. L'offre d'une cigarette apaise les derniers grognements. Le train marche et cela suffit pour contenter les plus irascibles. Car bouger, changer de prison, voyager, même aux fers et dans une cellule large comme les épaules, c'est pour les prisonniers une distraction de choix. Toujours prêts à s'évader, ils sont à l'affut d'un hasard, d'un manque de vigilance. Mais on ne connaît guère d'évasion des fourgons cellulaires. L'organisation de ces [illegible] plus. Après des jours de ce beau voyage le fourgon arrive enfin à La Rochelle point terminus.

Les agents enlèvent les fers aux pieds des condamnés, les font descendre un par un et les enchaînent ensemble par les poignets et par groupe de dix. Ils ont soin de mêler les vieux et les malingres aux plus robustes. Ce système très simple enlève au plus décidé toute possibilité d'évasion.

La Rochelle ne possède pas de voiture cellulaire. Elle a mieux. Une antique diligence, qui servit à Richelieu pour visiter ses armées, dit-on, emmènera jusqu'à la prison la grappe des condamnés.

Quelle belle prison que celle-là ! Une antique bâtisse du temps des huguenots, avec des murs épais comme ça et des celliers en voûte qui ont abrité durant des siècles les meilleurs vins de France, déchus de leur grandeur et convertis en prison commune.

Un bat-flanc, un seau d'eau, un baquet à vidange ont remplacé les vieilles bouteilles.

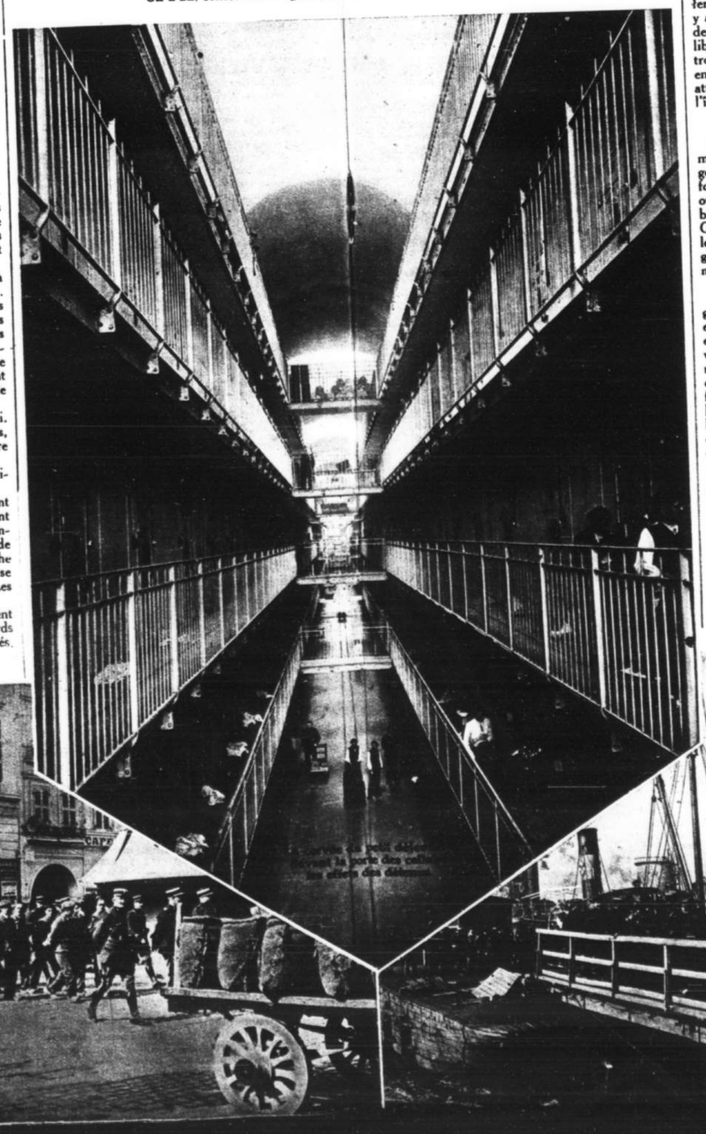
Les gardiens enferment une dizaine d'hommes là-dedans, en leur recommandant de ne pas causer trop fort. Ils tolèrent le tabac, mais pas d'allumettes. La sentinelle de garde donnera du feu à la demande. Et la soupe ! Quelle soupe, Seigneur ! Le cuisinier et son aide sont deux vieux clochards, habitués de cet asile hospitalier.

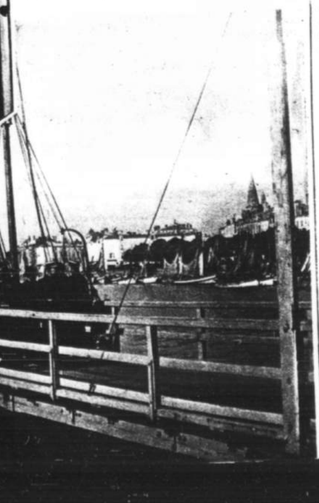
Ils sont fiers de leur soupe. Il y a de quoi. Des choux, des pommes de terre, des carottes, des poireaux, et une épaule de bœuf tendre comme du filet.

Depuis des années les prisonniers des prisons modèles n'ont pas été à pareille fête.

Il y a du rabiot. Les clochards emplissent encore les gamelles. C'est qu'ils connaissent Fresnes les clochards, et ses dix sous de cantine. Ils jurent bien de n'y plus retourner de leur vie vagabonde. Non, pour sûr. A l'approche de l'hiver, ils viennent à La Rochelle et se font prendre exprès pour quelque délit. Les voilà heureux pour l'hiver.

Voici la nuit. Les dix forçats se rangent comme ils peuvent sur le bat-flanc. Les bavards sont intarissables et tiennent les autres éveillés.





Mais, quoi qu'ils puissent dire, c'est si bon d'entendre causer après deux ans d'isolement. Cela, les clochards et leur soupe vous ferait prendre la prison en amitié. Et puis il y a des barreaux si vétustes, et des tuyaux de descente jusqu'aux toits qui font rêver à une libre course sur les routes charentaises. Rêve trop beau. Au matin, on conduit les forçats enchaînés jusqu'au quai de la Rochelle, où les attend un petit vapeur qui les emmènera à l'île de Ré.

Le bagne de St-Martin de Ré

Le petit vapeur a vite franchi les quelques milles séparant l'île de Ré de la Rochelle. Les gendarmes ont enlevé les fers enchaînant les forçats. Comme on donne du sucre à un chien ou du sel à une vache pour les amadouer, les bons Pandores donnent du tabac aux forçats. Ceux-ci, fumant à longues bouffées, emplissent leurs poumons de l'âcre senteur, comme pour en garder davantage le souvenir dans les longs mois d'abstinence qui vont suivre.

Voici l'île de Ré et son débarcadère.

De nouveau, les forçats sont enchaînés en grappe. La route qui mène au bagne de St-Martin est toute fleurie. Les oiseaux joueurs chantent et volent au-dessus du lugubre convoi. Les vaches grasses qui paissent dans les prés odorants regardent d'un œil morne les hommes enchaînés. De belles filles saines font rougir les forçats. Des gamins débraillés leur tirent la langue. Des chiens grondent, méfiants. Mais la plupart des paysans restent indifférents à cette misère coutumière, qu'on envoie de France dans leur île parfumée.

La « clique » de la garnison répète ses airs martiaux. Un caporal taquine la vivandière. Et sur tout cela, le gai soleil d'été brille de tous ses ors.

Le cœur du forçat chavire. Il a des reculs de bœuf flairant l'abattoir. Mais les chaînes sont solides, et les vieux traînant les pieds retiennent l'ardeur des jeunes, qui se torturent en vain les poignets. Les gendarmes sont muets, comme abîmés dans leur pénible fonction. Voici la vieille citadelle. Jamais cortège royal ne vit s'ouvrir plus grandes les portes d'une forteresse.

Et ces portes, en se refermant d'un bruit lourd et puissant, enlèvent la dernière illusion d'évasion au plus viril des forçats. Tous les soldats sont dehors, oisifs. Le convoi enchaîné traverse la grande cour de la caserne, franchit la porte basse d'un mur élevé, puis l'autre porte d'un autre mur, enfin une troisième porte donnant sur une courette.

C'est le bagne.

Déchaînés, les forçats se déshabillent et, tout nus, subissent une fouille savante et brutale. Ici, plus d'égards comme pour le condamné à mort de la Santé. Un forçat proteste. Il est entraîné illico au cachot noir, avec force horions. L'arrivant a de suite une idée nette de ce qui l'attend.

On apprend, plus tard, que cette rigueur à l'arrivée de chaque convoi est une tactique des gardiens. Elle permet de démasquer du premier coup les lâches qui, par peur des représailles, sont tout désignés pour servir de mouchards à l'administration locale. Ainsi les gardiens se reposent sur eux d'une partie de leur surveillance. Dans l'état actuel des choses le directeur lui-même ne peut rien à cela. Sans les mouchards son bagne ne serait pas gardé. Et commence ainsi la haine sourde et impitoyable des forçats entre eux.

Cette haine entre forçats détournera ceux-ci de la haine qu'ils pourraient avoir contre leurs geôliers. La suprême habileté pénitentiaire consiste en ceci : des forçats gagnent la confiance de leurs co-détenus en se faisant punir ; ils seront ensuite des mouchards précieux et insoupçonnés.

Malheur à celui dont le procès a attiré l'attention de l'opinion publique. Il sera le point de mire des mouchards les plus adroits. Car un cas d'évasion semblable attirerait sur le personnel du bagne les foudres du Ministère.

Pourtant on ne s'évade pas de St-Martin de Ré. On l'a vite compris après quelques jours. Outre les deux murs d'enceinte, il y a la citadelle attenante dont les soldats sont toujours prêts à toute réquisition. Il y a les gardiens qui connaissent vite les velléités de chaque prisonnier. Il y a la discipline de fer, d'énormes barreaux aux fenêtres, et le silence absolu ne permet pas le moindre conciliabule.

Qu'il est lourd et pénible ce silence des condamnés, vivant côte à côte, de jour et de nuit, pendant des mois. Seul, l'espoir de l'évasion en Guyane peut faire accepter cette discipline torturante et inutile. Le travail lui-même, qui devrait être un réconfort moral pour le condamné, est abêtissant au possible. Dans un atelier on tire de l'étoupe pour le calfat. A côté on fait des émouchettes pour les chevaux. Plus loin, on enfile des maillons minuscules pour faire des bourses. Il y a une tâche imposée, que tous n'arrivent pas à faire.

Le gardien est juché sur un haut tabouret et guette tous les prisonniers tournés vers lui. Un remuement de lèvres et c'est le cachot. Le cachot encore pour « défaut de tâche ». Le cachot pour un signe de la main, un signe des yeux, une pression du genou au voisin et d'autres crimes pareils, que le cerveau de nul homme ne peut concevoir s'il n'a été gardien de prison.

La promenade est irritante au possible.

En file indienne les forçats, chaussés de sabots, déambulent dans la cour, au pas cadencé, très vite, plus vite, scandé par les voix des gardiens, accélérant exprès la cadence. Si le premier de la file est un mouchard ou un peureux, il allonge le pas. Les autres doivent le suivre sans laisser d'intervalles entre eux. Il n'est pas possible à tous de marcher d'un tel pas avec des sabots. Et c'est le cachot. Seuls les vieux et les impotents sont exempts de cette promenade. Certains gardiens essaient-ils de ralentir la cadence, d'autres plus zélés n'en peut plus, et, irrité, s'écarte des rangs et proteste. Gardiens et prévôts lui tombent dessus et c'est le cachot jusqu'au départ en Guyane.

Les repas se prennent dans un grand réfectoire. Il faut manger très vite. A peine servis, il faut se lever pour la promenade en sabots.

Beaucoup d'estomacs sont rebelles à ces ingurgitations excessives et répétées des haricots de prison. C'est le point de départ de nombreuses dyspepsies et la porte ouverte à toutes les maladies dès l'arrivée en Guyane. Il faudra alors soigner ces hommes, qui traîneront lamentablement une vie douloureuse sans profit pour personne, et au grand dam des contribuables de la métropole.

Le réfectoire sert également de chapelle le dimanche, jour de repos. La messe est une distraction pour les forçats. L'enfant de chœur est un forçat. Lors de mon passage à Ré, c'était un ancien abbé, condamné à six ans de travaux forcés pour incendie volontaire de son presbytère. Nous reverrons plus loin ce gaillard.

L'aumônier fait des efforts méritoires pour apporter aux forçats les consolations célestes. Doutons qu'il y parvienne jamais. Un régime moins inutilement draconien aurait plus d'efficacité qu'un bon sermon d'un brave homme.

Une fois par semaine il y a douche obligatoire. Trente par trente, les forçats barbotent, à tour de rôle, dans l'eau de quatre baquets. Des gardiens sont juchés un peu partout, pour surprendre les gestes des éphèbes en mal de caresses.

L'eau sale éclabousse de tous côtés. La salle de douche est exigüe. Les corps mouillés se touchent.

On subit des frôlements qui ne sont pas tous involontaires. Les gardiens chassent les retardataires dans la cour, où les premiers baigneurs sont déjà revêtus. Trente autres forçats nus attendent dans la cour. Le temps de changer l'eau des quatre baquets et, au commandement, ils se précipitent à leur tour dans le bain. Ce jour-là, il y aura échange d'œillades passionnées dans les ateliers.

On voit poindre ici un des points faibles de la discipline de fer des prisons et des bagnes : *la corruption*. Heureuse corruption, me répétait souvent mon vieil ami Barrabas, qui permet aux prisonniers de traiter de pair avec certains gardiens, et qui atténue, ipso facto, la sévérité redoutable des vieux règlements.

Les efféminés ne sont pas seuls à réclamer volontairement la cellule. Il y a aussi les fumeurs enragés. S'ils ont de l'argent, s'ils ont pu en recevoir en corrompant un gardien, ils auront pour cinquante francs un paquet de caporal, que le prévôt des cellules, corrompu à son tour, leur passera par cigarette.

Le départ pour la Guyane est attendu avec impatience par les forçats. La Guyane, c'est l'évasion possible. On ne vit plus que pour cela.

Aussi, quand les relégués arrivent à St-Martin pour le départ, la joie est générale.

Quinze jours avant l'embarquement, les forçats sont mis au repos. On ferme les ateliers. Les promenades sont plus longues et la cadence moins rapide. On laisse aux hommes le temps de manger. Suprême intention, on leur distribue un quart de vin par jour.

Des surveillants de la Guyane viennent visiter le bagne de St-Martin. On sait que ce sont eux qui accompagneront le convoi. Le bateau est donc en rade.

Le médecin du bagne passe un semblant de visite médicale, et déclare tout le monde bon pour le voyage. Chaque forçat a touché des treillis neufs, deux chemises, deux paires de souliers, une vareuse de laine et une couverture, qu'il range dans un sac de toile.

Le convoi de forçats est prêt à partir.

C'est pour demain.

Eugène DIEUDONNÉ.

LES 13 ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

VII.
Le chien jaune

Une sale affaire ! Je le sentis dès notre arrivée, par un temps gris, pluvieux, dans ce village en *heim* des environs de Mulhouse.

Il soufflait un vent d'ouest qui nous plaquait l'eau du ciel, par paquets, sur les vêtements et sur le visage. Nous étions boueux. Une de mes semelles avait renoncé soudain à être imperméable.

– Naturellement, tous les rideaux bougent ! grondai-je.

C'était vrai. Le village où nous étions n'ayant pas de gare, nous venions à pied d'un autre patelin situé à sept kilomètres, dans la vallée. Nous avions été dépassés par deux cyclistes et par une charrette attelée d'un cheval. Et nous étions signalés ! A notre passage, les rideaux frémissaient. Des gens éprouvaient le besoin de sortir de chez eux sous prétexte de jeter une poignée de maïs aux poules.

Pas de saluts. Des regards soupçonneux.

Je commençais à avoir l'expérience de ces sortes d'affaires, et cela se passa exactement comme je prévis à cet instant que cela se passerait : des réticences, des accusations détournées, des rétractations, de la défiance surtout ! Une défiance épaisse, insondable, incompréhensible et décourageante.

Six cents habitants dans le village. Quatre cents ne parlant que l'allemand ou plutôt le patois du Haut-Rhin.

Deux églises : l'une protestante, avec un pasteur suisse, l'autre catholique.

Enfin, des haines et des jalousies à vous dégoûter à jamais de l'humanité et en tout cas de la campagne.

En été, le site devait être admirable. Mais nous étions en novembre. Il y avait des courants d'air partout entre ces collines en marches d'escalier. Le ciel bouché. De l'eau dégoulinant des nuages et des pentes.

D'abord, on a entendu hurler le chien jaune !

Je me souviens de la phrase, parce que c'est la première phrase que nous entendîmes au cours de l'interrogatoire. Nous devions l'entendre par la suite à nous en faire tinter les oreilles.

– Quel chien jaune ?

Nous étions dans le bureau du maître d'école, transformé pour quelque temps en cabinet d'instruction.

Le témoin, un domestique de ferme qui mélangeait dans ses discours le français et le bas-allemand, étreignait fiévreusement ses mains.

– Le chien jaune ! Celui qu'on entend chaque fois...

– Racontez-moi les événements...

– Les patrons venaient de se coucher... J'étais dans la grange, à cent mètres derrière la maison, où j'ai mon lit... J'ai entendu le chien jaune et presque aussitôt après un grand cri... Je me suis caché dans la paille... C'est le matin seulement que...

G. 7 me regarda d'une façon significative, et je vis qu'il avait la même opinion que moi sur l'enquête qui commençait. Comme il me l'avait dit cent fois, il vaut mieux avoir affaire aux plus rusés malfaiteurs qu'aux paysans les plus naïfs, et les crimes de villages sont ceux à l'étude desquels on se casse davantage la tête.

Ces mains agitées, ces regards inquiets lancés vers la porte, ces phrases non terminées, ces évocations du chien jaune enfin et ces allusions à quelque mystère surnaturel, nous devions les retrouver à chaque pas au cours de l'enquête.

Les faits, en eux-mêmes, étaient pourtant simples. Sept jours plus tôt, un fermier et sa femme avaient été trouvés assassinés à coups de barre de fer dans leur chambre. Le vol était le mobile du crime. Le valet de ferme, François, que nous venions d'interroger, avait entendu du bruit, mais avait passé la nuit à claquer des dents dans la grange.

Un mois auparavant, un crime en tout point analogue avait été commis à deux kilomètres de là, sur la personne, cette fois, d'une vieille femme vivant seule depuis que son fils unique faisait son service militaire.

Enfin, trois semaines avant, autre crime : trois victimes, dont une fillette de treize ans, souillée par surcroît.

Chaque fois il était question d'un grand chien jaune aux poils hérissés, à la voix rauque, aux yeux phosphorescents, que quelqu'un avait vu ou entendu aux environs des lieux du crime.

Quatrième méfait : deux mois plus tôt, un nommé Libert, maréchal ferrant, dont la forge et l'habitation se trouvaient à l'entrée du village, du côté de la vallée, et qui vivait seul depuis la mort de sa femme remontant à dix années, avait été réveillé au milieu de la nuit par des bruits insolites.

Il avait aperçu une forme sombre dans sa chambre. Il avait sauté de son lit et il avait frappé. C'était un homme puissant, et pourtant, en l'occurrence, il fut moins fort que le voleur, qui parvint à s'enfuir.

Mais Libert put voir très distinctement un chien jaune qui accompagnait le visiteur nocturne comme une ombre...

Tous ces détails, nous mîmes des heures à les apprendre, à les débarrasser surtout des commentaires qui les noyaient.

Pas une déposition franche et nette, sauf peut-être celle de Libert, qui n'avait pas la mine d'un homme superstitieux, capable de se laisser influencer par des histoires de chien jaune.

Comme il le disait, sa vigueur seule devait l'avoir sauvé de la mort, et il en était quitte pour la perte des quelques centaines de francs que le bandit avait volés dans sa chambre.

L'attitude du restant de la population était d'autant plus crispante qu'en effet l'affaire était extrêmement grave.

Cinq morts en quelques semaines ! Et pas une trace ! Pas un indice !

On se trouvait en face d'un voleur de la pire catégorie, tuant sans la moindre vergogne, sans même s'inquiéter de l'importance du butin.

Comment s'étonner de la prudence des gens qui s'enfermaient chez eux dès la tombée du jour, c'est-à-dire dès trois heures de l'après-midi ?

Si vous frappiez à une porte, vous entendiez le bruit caractéristique d'un fusil que l'on décroche !

Mais enfin, existe-t-il un chien jaune dans le pays ?

... Tous les rideaux bougent...

– Il y a celui-là !

– Vous l'avez vu ?

– Il y en a qui l'ont vu...

Je demande si on l'a vu en dehors des quatre affaires en question...

Les gens ne comprenaient pas, ou feignaient de ne pas comprendre. L'obligation de se servir du curé comme interprète compliquait encore les choses et provoquait la méfiance des témoins protestants.

C'était à s'arracher les cheveux de la tête. Tant et si bien que G. 7 pria le maire de faire amener tous les chiens du pays, à trois lieues alentour.

On dut pour cela s'aboucher avec les maires des territoires voisins. Il y eut des frictions.

Mais enfin, le surlendemain matin, près de quatre cents chiens étaient réunis en face de la mairie, tandis que régnait une atmosphère de révolution.

Libert était l'homme qui semblait avoir vu le chien en question de plus près. On lui fit faire le tour de la ménagerie.

Non, l'autre était d'un jaune *qui n'était pas un jaune de chien !* Un vrai jaune ! Jaune comme... comme un serin, par exemple !

Un jaune de chien ! Ces mots me frappèrent.

Dites donc ! souffla-je à G. 7. Vous ne croyez pas que ce chien jaune soit une bonne invention de l'assassin ? Un moyen d'impressionner des gens déjà enclins aux superstitions, de les terroriser au point d'empêcher toute résistance ?... N'importe quel chien passé à l'ocre jaune....

Il avait eu la même idée que moi et je le vis passer ses ongles dans les poils des animaux réunis, avec l'espoir, sans doute, d'y trouver un reste de teinture.

Libert avait dit aussi :

– Il avait les poils hérissés...

Et nous cherchions les poils susceptibles de se hérisser. Nous n'avions pas envie de rire, si saugrenue que notre occupation pût paraître.

Nous étions entourés de visages graves, hermétiques. Des centaines d'yeux étaient fixés sur nous.

Et on semblait attendre le miracle : l'arrivée du chien jaune et de l'assassin !

Etait-ce l'âpreté du décor ? Ou bien la nervosité est-elle à ce point contagieuse ?

J'en arrivais non à croire à quelque événement surnaturel, mais à imaginer des êtres extraordinaires : un assassin tout à fait hors de pair, une sorte de brigand farouche vivant seul dans la montagne avec son invraisemblable chien jaune...

– Tenez !... Il ressemble un peu à celui-là... Mais en plus jaune...

Libert nous montrait un grand berger d'Alsace mâtiné de Saint-Bernard, qui avait de cette dernière race les lipes pendantes et rougeâtres.

Il était roux, mais pas jaune. L'homme qui le tenait en laisse répondit avec une mauvaise grâce évidente aux questions de G. 7.

Il était bûcheron de son métier. La gendarmerie l'accusait de tirer le plus clair de ses ressources du braconnage. Sa maison, plus semblable à une hutte qu'à une habitation du XXe siècle, se dressait en plein bois.

Il y vivait avec sa femme et une dizaine d'enfants pour le moins, dans un désordre, dans une saleté dont on se ferait difficilement idée.

Il faut un événement de ce genre pour éclairer la vie véritable, secrète, de ces villages qui ont des dehors si simplets et si reposants.

C'est ainsi qu'on apprenait que le bûcheron, qui s'appelait Peterman, avait en réalité deux femmes : la mère des enfants et l'aînée des jeunes filles qui n'était pas sa fille, mais une concubine acceptée par l'épouse légitime.

Quelques heures plus tard, nous fouillions cet antre plein de vermine où grouillaient au surplus des chats et des merles apprivoisés.

Nous ne trouvâmes rien, sinon des collets et un fusil démontable pouvant être caché dans les poches d'un veston et tirer du gros plomb de chasse.

– Le chien jaune !... Cela devient un cauchemar !... Vous ne commencez pas à en avoir assez, vous ?... Moi, je sens que si je reste huit jours dans le pays, je me mettrai à croire non seulement aux chiens jaunes, mais aux revenants... Il n'y a même pas moyen de savoir exactement qui l'a vu et qui l'a entendu...

Et nous continuions à errer nous devions être lamentables ! dans cette atmosphère opaque que créaient les maisons trop hermétiquement closes, les gens parlant bas et marchant à pas feutrés, la tête en avant, comme aux aguets.

Pour tout dire, je m'attendais à un nouveau crime. Je m'attendais à entendre hurler le fameux chien, à la tombée de la nuit.

Il restait bien des maisons isolées autour du village, bien des fermes prospères, susceptibles de fournir un riche butin.

Il est vrai que, dans la plupart de celles-ci, nous devions l'apprendre par la suite, un homme au moins restait debout toutes les nuits derrière la porte, sans lâcher son fusil !

Encore une fois, de loin, cela semble absurde.

Mais de près !... Avec le vent ! Avec la pluie ! Avec les montagnes désolées et ces hommes robustes, aux traits durs, s'entretenant au surplus dans un patois incompréhensible...

G. 7 n'était sur aucune piste. Du moins, l'emploi de notre temps était-il désordonné et passions-nous le plus clair de nos journées à errer dans le village et ses alentours.

Enfin, ce chien jaune doit pourtant... commençai-je le quatrième jour au soir.

Laissez-moi tranquille avec le chien jaune ! gronda-t-il. Je ne veux plus en entendre parler... Je...

– Vous abandonnez ?

Il m'écrasa l'assassin dans une heure ! martela-t-il. Venez, si vous voulez voir ça...

Georges SIM.

?

(Lire la solution exacte Jeudi 7 novembre)

Les lecteurs désireux de prendre part au Concours hebdomadaire devront répondre aux questions suivantes :

1° Quel est le criminel ?

2° De quelle manière opère-t-il ?

3° Combien de solutions exactes parviendront-elles à "Détective" ?

Découper ce Questionnaire qui tient lieu de **BON N° 7**

SOLUTION de la 5e Enigme

(Le corps disparu)

Deux heures plus tard, nous étions en face de Gaston qui, tête basse, le regard fuyant, se défendait avec acharnement contre les accusations du capitaine de la gendarmerie.

Il avait des larmes plein les yeux, le visage plaqué de taches pourpres, les ongles rongés jusqu'à la racine.

– Je n'ai pas tué !... Ce n'est pas vrai... sanglotait-il avec rage et humilité tout ensemble.

– Mais vous ne vous êtes pas tué non plus ! fit soudain la voix calme de G. 7.

J'étais loin de m'attendre à cette phrase-là. Gaston aussi, qui bondit, regarda mon ami d'une façon incisive, avec quelque chose d'affolé dans les prunelles.

– Comment... comment savez-vous ?...

G. 7 avait aux lèvres un sourire amer, terriblement humain.

– Il m'a suffi de vous regarder pour comprendre... Pour comprendre qu'au dernier moment vous n'avez pas eu le courage !... Le dernier baiser !... La dernière étreinte !... La volonté de mourir ensemble plutôt que de renoncer l'un à l'autre !... Angélique qui se précipite vers le fleuve... Et vous, alors, vous, soudain dégrisé, qui regardez le corps que le flot emporte, qui reculez, qui restez là, immobile, un frisson au fond de la poitrine...

– Taisez-vous !...

– Le soir, à Saint-Satur, vous êtes au café. Vous buvez pour vous calmer. Un homme raconte une horrible histoire... On a repêché une jeune fille, à Tracy... On la croit morte... Mais lui, il a son idée... Il a connu un cas pareil, jadis...

– Vous écoutez. Vous tremblez de tous vos membres. Peut-être imaginez-vous Angélique enterrée vivante...

– Vous vous précipitez dehors... Vous arrivez à Tracy... Vous volez le corps que vous emportez dans les bois proches...

– Vous tentez la résurrection !... Du moins je veux le croire, n'est-ce pas ?... C'est pour vous racheter que vous agissez ainsi !... Ce n'est pas pour empêcher, au contraire, Angélique de revivre, de vous accuser de lâcheté...

Le jeune homme poussa un cri d'horreur.

– Hélas ! elle est bien morte... poursuivit G. 7. Sa voix se fit plus basse.

– Allons ! dites-nous où vous l'avez laissée...

Et dehors, cinq minutes plus tard, il soupirait en respirant avidement :

– Je ne sais pas pourquoi... mais j'aurais encore mieux aimé m'occuper d'un vilain crime !...

Comme moi, sans doute, il gardait un poids sur la poitrine, tandis que deux gendarmes accompagnaient l'amoureux de vingt ans vers la forêt.

G. S.

Nous publierons, jeudi prochain, la liste des gagnants.

Règlement du Concours

Art. 1er. – A la fin de chacune des 13 ÉNIGMES, une série de questions sera posée aux lecteurs. Ils devront y répondre d'une façon nette et précise, succincte le plus possible.

Ceux d'entre eux qui laisseront de côté l'une de ces questions se verront éliminés d'office. Les gagnants seront ceux dont les réponses se rapprocheront le plus des solutions exactes rédigées par l'auteur des 13 ÉNIGMES, M. Georges Sim, qui les a remises sous plis cachetés et numérotés au directeur de "DÉTECTIVE".

Art. 2. – Les lecteurs ont huit jours pleins pour nous faire parvenir leur réponse, après la publication de chaque ÉNIGME. C'est-à-dire que les enveloppes contenant les réponses à l'énigme N° 7 (24 octobre 1929) devront nous être parvenues, au plus tard, vendredi 1er novembre 1929, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai seront détruites purement et simplement.

Exception sera faite pour les réponses de nos lecteurs de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie et Maroc) et de l'étranger, qui peuvent expédier leurs lettres jusqu'au vendredi 1er novembre 1929, avant minuit. Le timbre à date de la poste servira de contrôle.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées à la Direction du journal "DÉTECTIVE", 35, rue Madame, Paris (VIe), porter la mention CONCOURS DES 13 ÉNIGMES N° 7, et renfermer le bon du concours correspondant. Seuls, les abonnés peuvent remplacer le bon par la dernière bande du numéro correspondant.

Art. 3. – Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule solution par ÉNIGME. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre solution.

Art. 4. – Nous donnerons la solution exacte de l'ÉNIGME N° 7 dans notre numéro du jeudi 7 novembre 1929, et la liste des gagnants dans notre numéro du jeudi 14 novembre 1929. Le même rythme sera observé pour toutes les autres énigmes.

Art. 5. – Le concours des 13 ÉNIGMES est doté de 25 prix chaque semaine, totalisant 3.000 francs en espèces.

Art. 6. – Chaque ÉNIGME forme un concours complet. Il s'agit donc de 13 concours distincts.

Mais nous faisons remarquer à nos lecteurs qu'ils ont tout avantage à participer aux 13 concours, car le plus avisé d'entre eux qui totalisera le plus grand nombre de points parmi les 325 réponses primées pendant 13 semaines, se verra attribuer un prix spécial de

10.000 francs en espèces

indépendant de tout autre prix qui lui aurait été déjà attribué.

Prix hebdomadaires :

1er PRIX :	1.000	francs en espèces	
2e —	500	—	—
3e —	250	—	—
4e —	150	—	—
5e —	100	—	—
6e au 25^e	50	—	—

Philip Drew.

La dramatique mésaventure d'une vedette américaine de l'écran

(Londres (de notre correspondant particulier).

Depuis longtemps, affaire criminelle n'avait autant passionné l'Angleterre et n'avait provoqué dans la ville où le drame s'est déroulé, une vague d'émotion d'une si rare intensité.

Le meurtre du marchand de tabac Alfred Oliver, dont la mort fut entourée du plus profond mystère, avait, dès les premiers jours, éveillé la curiosité et l'intérêt du grand public ; cet intérêt s'est singulièrement accru à l'heure où, après de longues et patientes investigations de la police, les doutes se sont portés sur une personnalité bien connue, jouissant d'une grande popularité chez des milliers de spectateurs qui l'avaient applaudi et à l'écran et sur la scène.

Il s'agissait, en effet, du talentueux acteur américain Philip Drew, auquel plusieurs films et de nombreuses tournées en Angleterre ont valu un succès bien mérité.

Détail troublant, au moment où le crime dont il était accusé avait été commis à Reading, Philip Drew s'y faisait applaudir dans le rôle d'un détective. La pièce policière *Le Monstre* tenait l'affiche du théâtre de Reading, et l'acteur américain en était un des protagonistes.

Le drame allait-il quitter les tréteaux pour se confondre avec la vie ? Le détective de fiction était-il un criminel réel, et de la plus sinistre espèce, ainsi que le faisait supposer le meurtre d'Alfred Oliver ?

Jamais crime ne fut accompli avec plus d'habileté. Aucune trace, aucun indice n'avait été laissé par l'assassin. Et ce serait là l'œuvre de l'homme au visage franc et sympathique qui, dès le lever du rideau, avait gagné le cœur de ses spectateurs ?

Telle était la question angoissante que se posaient les habitants de Reading. Ce fut dans une atmosphère oraguese et trouble que le juge d'instruction mena l'interrogatoire, tandis qu'une foule houleuse se pressait aux portes du palais et que des femmes priaient, à genoux, dans la rue...

L'assassinat d'Alfred Oliver

Dans la soirée du 22 juin, à cinq heures trois quarts de l'après-midi, la femme du marchand de tabac avait quitté le comptoir où son mari l'avait remplacée. A six heures et quart, un jeune garçon qui était venu acheter des cigarettes, découvrit Alfred Oliver gisant sur le plancher dans une mare de sang. L'infortuné portait de graves blessures à la tête, infligées par une massue ou un marteau, et expira quelques heures plus tard sans avoir pu révéler le nom de son agresseur. Avant de prendre la fuite, l'assassin avait raflé la caisse, le mobile du crime était donc évident. De plus, l'existence paisible du couple Oliver ne pouvait laisser supposer l'existence d'aucun drame, d'aucun mystère latent.

Scotland Yard envoya à Reading ses agents les plus experts. La boutique, ainsi que la Cross Street, rue commerçante où le bureau de tabac était situé, furent l'objet d'un examen et de recherches approfondis. Des spécialistes de l'identité judiciaire passèrent au crible de la plus patiente analyse tous les objets se trouvant à proximité de la victime au moment du meurtre. Tous les efforts demeuraient vains. La boutique de la Cross Street gardait son secret.

L'étrange client du marchand de tabac

L'instruction était close depuis trois mois, lorsque la troupe dramatique de Mr et Mrs Lindo apprit avec stupéfaction qu'un de ses acteurs se trouvait compromis dans l'affaire de Reading. Un agent de la sûreté invita Mr Philip Drew à se présenter devant le juge d'instruction et à répondre de ses actes le jour de l'assassinat d'Alfred Oliver.

Mr et Mrs Lindo intervinrent avec fougue. Drew n'était pas seulement le meilleur acteur de leur troupe, c'était, de plus, un ami, presque un fils adoptif qu'ils chérissaient ; sa réputation était irréprochable et son éloge n'était plus à faire ; tout le monde appréciait son talent et son excellent caractère...

L'agent de la sûreté ne se laissa point fléchir et accompagna l'acteur stupéfait chez le juge d'instruction.

C'est là que Philip Drew fut informé que les plus graves accusations pesaient sur lui et qu'il allait être confronté avec plusieurs témoins dont les dépositions étaient accablantes.

Le jour de l'assassinat d'Alfred Oliver, et quelques minutes après l'accomplissement du crime, un passant qui se promenait dans Cross Street avait aperçu sur le seuil du bureau de tabac un homme de forte carrure, qui évoquait celle de Philip Drew ; *cet homme était en train de passer ses deux mains sur son visage en essuyant le sang qui y coulait.* La déposition du témoin était formelle, il se faisait fort de reconnaître le client mystérieux du marchand de tabac, et ce client ressemblait étrangement à l'acteur qui jouait dans *Le Monstre*, au théâtre de Reading...

Drew, qui s'était jusque-là maîtrisé, finit par éclater. Il protesta de son innocence, invoqua sa nationalité américaine, et abattant son poing vigoureux sur la table, déclara qu'il ne parlerait qu'en présence de son avocat.

La carrière de Philip Drew

Le protagoniste du *Monstre*, âgé d'une cinquantaine d'années, est un homme bien conservé, d'aspect vigoureux, voire athlétique, à l'épaisse chevelure, au visage ouvert et expressif, qui ne s'est assombri que durant les heures tragiques de son interrogatoire.

C'est sous le nom de « Young Buffalo » qu'il fit ses débuts au théâtre, puis, lorsque la vogue des films du Far-West s'accentua, il parut à l'écran dans une série de films d'aventures, dont il composa lui-même les scénarios.

En Angleterre, il joua dans plusieurs pièces inspirées par le Far-West, puis dans des drames policiers, où il remplit avec succès des rôles de caractère. Dans *Le Monstre*, il incarnait un détective qui se déguise en vagabond pour traquer des malfaiteurs. Il paraissait en scène vêtu de guenilles, une barbe hirsute encadrant son visage.

A la fin du dernier acte, le détective triomphant se démasque, retire sa fausse barbe et révèle son véritable caractère. Ce détail allait prendre une importance particulière aux yeux de la défense. Il suffit parfois d'un cheveu pour confondre ou justifier un accusé. La fausse barbe de Philip Drew fut, ainsi qu'on le verra, un des points prin-

L'accusation

Quels étaient les faits sur lesquels reposait la mise en accusation dont Philip Drew était menacé ? Une série de citoyens de Reading défilèrent devant la barre des témoins pour les faire connaître. Nous savons qu'un personnage qui ressemblait d'une façon troublante à l'acteur avait été vu sur le seuil de la boutique en train d'essuyer son visage ensanglanté. On avait vu également ce personnage parcourant, à l'heure du crime, les environs de Cross Street, dans un état d'extrême agitation. Il titubait comme un ivrogne, s'accrochant aux réverbères, parlant à lui-même. Il était entré chez un boucher, avait demandé une livre de foie de veau, puis était ressorti précipitamment sans emporter son achat. On l'avait vu s'approcher d'une automobile qui stationnait au coin d'une rue et en caresser le capot.

Enfin, après la représentation du soir, des passants avaient aperçu un individu, dont le visage était encadré d'une barbe rousse hirsute, rappelant celle du détective du film ; cet individu fuyait à travers les rues, comme s'il redoutait une poursuite.

Le personnel du théâtre vint corroborer ce témoignage, en affirmant que Philip Drew avait quitté précipitamment le théâtre à la fin de la représentation, sans avoir pris le soin de se démaquiller, ce qui, d'ailleurs, lui arrivait souvent lorsqu'il abusait de l'alcool.

Car Philip Drew buvait sec au cours de ses tournées ; le couple Lindo, malgré l'affection qu'ils portent à l'acteur, avait bien été obligé de le reconnaître. Mrs Lindo avait, à maintes reprises, sermonné l'acteur et avait même menacé de lui fermer l'accès du théâtre s'il continuait à s'adonner à la boisson. C'était, d'ailleurs, disait-elle, le seul reproche qu'on pût faire à ce grand bébé qui avait un cœur d'or, et qui n'avait jamais fait preuve de la moindre violence.

Puis, on entendit la propriétaire du logement occupé par le pseudo-assassin.

Mrs Goodhall fit savoir au juge que dans la nuit qui suivit le crime, Drew était rentré au petit matin, et qu'elle l'avait entendu parler tout seul dans sa chambre. Il discourait, proférait des paroles sans suite, comme en proie au délire. Mais après cette déposition, l'excellente femme sembla se reprendre et conclut dans ces termes : « Après tout, il ne faisait peut-être que répéter son rôle...

Mais une question bien plus importante se posait à présent. Celle de savoir si Philip Drew pouvait fournir un alibi sérieux et rendre compte de ses actes à l'heure où le marchand de tabac était assassiné dans sa boutique.

Ainsi qu'un grand nombre d'artistes, Drew est un homme distrait, insouciant de l'heure ; il eut donc la plus grande peine à rétablir l'horaire de cette journée fatale.

Ce furent les loyaux amis de Drew, le couple Lindo et ses camarades de théâtre, qui vinrent à la rescousse de l'acteur, et fournirent un témoignage qui allait enfin apporter un élément décisif dans l'affaire. Mr et Mrs Lindo certifièrent que Drew s'était rendu au théâtre avant six heures, le lever du rideau étant fixé à six heures cinquante. Or, il est d'usage que les acteurs soient costumés et maquillés au moins une demi-heure avant le commencement de la représentation. Drew se trouvait donc au théâtre depuis un bon moment lorsque le crime de Cross Street fut commis, car le maquillage et l'habillage d'un acteur ne peuvent être accomplis en l'espace de quelques minutes. A six heures vingt, exactement, c'est-à-dire cinq minutes après le crime, Drew quittait sa loge pour soumettre son costume à l'examen de ses patrons. Il était prêt à entrer en scène, et joua ce soir-là son rôle à la perfection, sans manifester le moindre trouble. A la fin du dernier acte, il retira son déguisement de vagabond, ainsi que l'exigeait la pièce, et apparut en détective, son menton dépouillé de la fausse barbe et rasé de frais.

Il ne pouvait plus subsister le moindre doute, les accusations portées sur Philip Drew étaient le résultat d'une grave erreur sur la personne qui aurait pu mener à des conséquences réellement

La foule acclame Philip Drew.

Le triomphe de Philip Drew

Lorsque, le 10 octobre, la foule, qui attendait avec une angoisse croissante le résultat de l'enquête, apprit qu'un non-lieu avait été prononcé, ce fut un véritable délire. Déjà, cette foule avait manifesté sa sympathie en faisant une ovation à l'acteur chaque fois que celui-ci avait traversé les rues de Reading pour se rendre à l'interrogatoire.

Sachant que le scandale dont la troupe était menacée, avait causé un grave préjudice au protagoniste du *Monstre*, des admiratrices exaltées avaient glissé dans les mains de l'acteur des chèques et des offrandes de toute sorte. A présent, en attendant la décision du juge d'instruction, elles priaient.

Lorsque Drew apparut, la foule se rua vers lui. La police dut intervenir pour protéger cet homme qui venait d'échapper à une terrible accusation. Ce fut un cortège triomphal qui l'accompagna jusqu'à son hôtel, et lorsque Drew se montra au balcon, des clameurs frénétiques s'élevèrent.

Cependant, des impresarios, des régisseurs de cinéma et de films parlants assiégeaient le vestibule pour faire des propositions à l'acteur. A l'issue de la tragique aventure qu'il vient de traverser, il peut envisager dès à présent une carrière sensationnelle. Mais Mr et Mrs Lindo projettent de commencer une grande tournée du *Monstre* à travers l'Angleterre. Et tandis que le rideau tombe sur le drame le plus poignant que Philip Drew ait jamais interprété, Reading tout entier célèbre le triomphe du sympathique acteur qui est devenu son idole.

John BERBY.

RÉCLAME CHÊNE PATINÉ Valeur réelle 2.400 fr. les 12 pièces : 1675 fr.

RÉCLAME CHÊNE SCULPTÉ Val. réelle 2700 fr. les 10 pièces : 1995 fr.

Pour comprendre l'effort artistique fait par

G. Bleustein

dans la fabrication et la présentation du meuble il faut visiter ses

MAGASINS TRANSFORMÉS

nouvellement inaugurés et demander son

CATALOGUE

qui vous sera remis ou envoyé sur simple demande

- Grandes - facilités de paiement accordées sur - demande -

RONCE DE NOYER 2700 fr.

CHÊNE MASSIF Moderne 2600 fr.

Expédition franco port et - emballage -

L'AMEUBLEMENT MODERNE

154, Bd Magenta Angle Hôpital Lariboisière PARIS 154

H-19

BON à découper et à envoyer à G. Bleustein qui vous enverra gracieusement son album N° 101

Nos magasins sont ouverts toute la journée, le Dimanche 27 Octobre, le 1er Novembre, jour de la Toussaint, ainsi que le Lundi 11 Novembre.

samedi prochain

GEORGES SIM

COMMENCE DANS

RIC ET RAC
GRAND HEBDOMADAIRE POUR TOUS

la publication de son passionnant et énigmatique roman d'espionnage

2e Bureau

RIC ET RAC
GRAND HEBDOMADAIRE POUR TOUS

chaque samedi 8 à 10 pages

FORMAT DES GRANDS QUOTIDIENS

ses pages de dessins humoristiques, ses romans, ses contes, ses nouvelles, tous les domaines de l'actualités, Aventures et Police, Cinéma, T.S.F., Théâtres, Sports, Disques, Modes, cuisine, recettes diverses, etc. etc..

0.50

AU COMPTOIR D'ORLEANS

112-114 Avenue d'Orléans-Paris- Tél- Vaugd 15-62

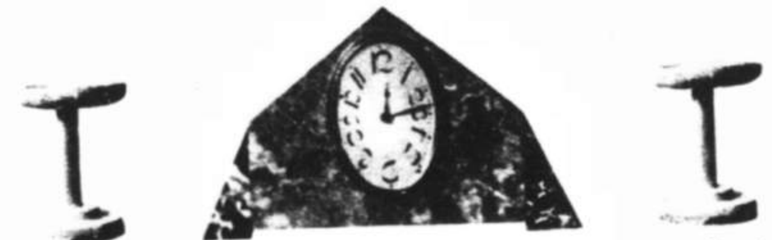
Maison sans aucune succursale

BIJOUTERIE-ORFEVRERIE-JOAILLERIE
HORLOGERIE - CARILLONS
GARNITURES DE CHEMINEES

Les 25, 26, 27 Octobre
et jours suivants

Grande Vente Réclame
SOLDES
A TOUS LES RAYONS

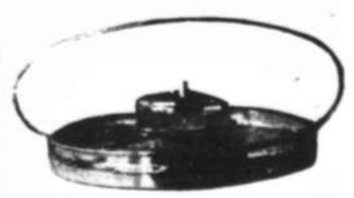
APERÇU DE QUELQUES ARTICLES SACRIFIÉS :



Garniture cheminée marbre, style moderne, avec coupes. Excellent mouvement. Garanti 1 an. Valeur **150** fr. — Les 3 pièces **95** fr.

Bracelet-montre, pour dame, or sur moire, depuis **125** fr. En argent, depuis **54** fr. **75**

Montre sur cuir, pour homme, depuis : métal . **59** fr. **75** — argent . **89** fr. **75**



Hors-d'œuvre métal argenté, forme ronde, 5 usages. Intérieur verrerie Valeur **60** fr. Prix **39.75**

Carillon Westminster, chêne clair ou foncé ; fronton massif ; glaces biseautées serties cuivre. Hauteur : 80 cm. Sonnerie sur 8 gongs tiges. Valeur **450** fr. — Prix : **275** fr.

Coupe métal argenté, intérieur cristal Valeur **25** fr. Prix : **13.75**

INCROYABLE CARILLON MODERNE glaces serties bois, depuis . . . . 250 fr.

EXCEPTIONNELLEMENT, nos Magasins seront ouverts le Dimanche 27 Octobre.

Achat au plus haut cours : or, argent, platine, pierres précieuses

(Demander notre Catalogue général D)

Pour tout achat au-dessus de 100 fr., nous reprenons les pièces d'or de 20 fr- pour 100 fr. au lieu de 97 fr. cours officiel

Remise spéciale sur présentation de cette annonce

nrf

Le premier reportage de MARCEL SINGLETON

La Machine à guérir de la vie

roman par STÉPHANE CORBIÈRE et JEAN FOUQUET

nrf

Détatouage universel

sans piqûre, sans acide. Diplômé 1928. Disparition 8 jours. Méthode, produits pour opérer soi-même. Renseign. T.p.r. Prof. DIOU, 29 bis, Av. de Bobigny, Noisy-le-Sec (Seine).

L'Ecriture, c'est l'homme !

Elle révèle le caractère, la santé, le destin
Etudes confidentielles tous documents. part. 10 fr. compl. 15 fr. Infail. discrétion P. A. Pain, Lescheraines (Savoie).

Achat Réparations Vente

MOTOS

J. ROBERT
Neuilly-sur-Seine

59, rue de Villiers — Téléph.: Wagram 50-86

CHANSONS DE PRISONNIERS

présentées par Henri DANJOU

(Illustrations de PEDRO)

« ... dans tous les bals j'étais gobé ! »

« Défring'-toi, pass'-moi la galette ! »

Ce vieil ivrogne exprimait son contentement par des chansons. Ce « raspouille » de Ménilmontant avait un visage extraordinaire. Une broussaille de poils descendait le long de ses joues, y creusant un fossé. Deux pommettes couperosées saillaient au-dessus de ses yeux gonflés, veinés comme un globe terrestre, et rouges. Son nez très long s'épanouissait en une sorte de tubercule pourpre. Sur son visage, la peau était parfois tendue comme une peau de tambour et parfois elle s'accumulait au même endroit, y modelant des rides profondes.

D'où venait cet homme? Nul ne pouvait le dire. Il chantait des chansons de prisonniers, des complaintes qui furent en honneur dans le monde des persilleuses, des anarchistes et des trois-ponts (souteneurs). La romance que le forçat La Tourterelle composa pendant ses vingt années de détention prenait sous sa voix éraillée un accent idyllique.

« C'est un Joyeux qui voulait déserter !... »

Rue d'là Santé dans tous les bals
J'étais connu, j'étais gobé
J'fauche un jour les mill'balles
Tous mes amis ont bien soiffé.
Mais l'arnac (la police) *un jour arrive*
Conduit' par une sale goton
N'y avait pas plan que j'm'esquive
Voilà pourquoi j'suis dans l'ballon.

Il faut ma tourterelle
Fuir à jamais Paris,
Pour une bagatelle
Adieu donc, mes amis !
Ma douleur est cruelle
Adieu donc, mes amis !...

Il s'égosillait sur les rimes de la *Scène de ménage.*

Enfin t'v'là petit' salope
Tu m'fais poiroter d'puis minuit.
Ronojett' pas ou sinon t'écoppe
Tu viens d'vadrouiller, sal' outil
Défring'toi, pass' moi la galett'
T'as du fair' des michés sérieux...

Il chantait *Célestine* ou les lamentations d'un souteneur :

C'est pas malin, Célestine,
D'puis que j'suis en turbine (au travail)
Tu r'foules pour trimarder (tu ne racoles plus)
Nib à tortorer (tu ne me donnes plus d'argent)
Tu m'feras calancher (crever)...

La fièvre du lyrisme le gagna. Il fit renouveler sa « purée », se leva vacillant sur sa chaise, et je reconnus ô surprise ! un des refrains que Lacenaire, l'assassin, composa avant de donner sa tête au bourreau.

Pègres traqueurs, qui voulez tous du fade (de l'argent)
Prêtez l'esgourde à mon dur boniment.
Vous commencez par tuer en valade (fouiller les poches)
Puis au grand truc vous marchez en taffant (vous tuez en tremblant).
Le pante aboule
On perd la boule
Puis de la foule on se crampe en rompant (on se sauve).

On vous roussine
Et puis la tine (la foule)
Vient remoucher la butte en rigolant ! (vient [illegible]

C'était dans un cabaret de la rue de Belleville. Je m'étais habitué à l'atmosphère où couraient des relents de tabac, de sueur et d'alcool. J'étais bien dans ce milieu composite où s'asseyaient aux mêmes tables, mais sans fraterniser, des ouvriers en cotte bleue, des matrones dépenaillées, des filles mal vêtues et des vrais-de-vrais poudrerisés. Une marmaille mal lavée courait entre les tables. Dans une encoignure de porte, un Italien hirsute faisait geindre un accordéon. Ce bar devait être un bouge, car, à plusieurs reprises, je remarquai qu'un homme qui surveillait la rue donna l'éveil à des « potes » attablés au fond de la boutique.

J'étais là en compagnie de trois hommes, qui tous trois m'avaient depuis longtemps confiés qu'ils avaient tué. Deux d'entre eux, Bébert de la Mongole et Jojo de la Mocobo (de la Maubert) vivaient surtout, en dehors des profits de leur infâme métier, de la crainte qu'ils inspiraient à leurs contemporains et des services qu'ils rendaient aux tenanciers de mauvais lieux. Le troisième, un certain Maurice, revenait du bagne où il avait été envoyé à la suite d'un coup fâcheux donné pendant une rixe à l'assassin de son frère. Des trois, c'était le plus honnête...

Les chants canailles du vieux raspouille avaient, en eux, remué des souvenirs.

Moi j'en ai plein mes cahiers, des chansons de Biribi et du bagne, dit « Bébert ». Et j'en ai même composé en prison !...

A voix basse, il me racontait l'histoire des Villons et des Verlaines de basse classe qui pullulent dans les maisons centrales et les dépôts de la Tentiaire. Ils se découvrent du lyrisme pendant la prévention, quand, pour tromper l'ennui, ils couvrent de dessins et de lignes les feuilles blanches qu'ils se font apporter de la cantine. Et, condamnés, ils écrivent encore. C'est tantôt sur la feuille de papier à laquelle ils ont droit une fois par semaine, et tantôt sur les pages, déjà barbouillées, des livres moraux qu'ils font venir de la bibliothèque. Ah ! quel beau recueil de pensées, de poèmes et de chansons on pourrait faire, en relevant les annotations marginales des livres prêtés aux prisonniers !

Le respect que j'ai de mes lecteurs m'interdit de transcrire ici tous les chants, et surtout les complaintes obscènes en grand honneur dans le monde de la canaille, que ce soir-là me firent entendre Bébert, Jojo et Maurice. Bébert connaissait de vieilles chansons, comme cette *chanson des pègres* qui fit fureur aux Deux Moulins.

Un certain soir étant dans la débine,
Un coup de vague il nous fallut pousser,
Car sans argent l'on fait bien triste mine
Mais de courage on n'a jamais manqué.

. . . .

Le coffre-fort fut mis dans la roulante
Et tout' l'équipe l'eut bientôt entouré.
Chez l'frèr' Clément on lui ouvrit le ventre,
D'jonc et d'fafiots l'enfant était bourré.

Vingt-trois billets, telle était cet' aubaine,
Ah ! mes amis, que c'était un fier coup.
D'manger l'bulle on n'était pas en peine,
Quand on est pègre on peut passer partout !
(bis)

Tous les chants qu'il avait fredonnés dans les geôles où successivement il avait fait des retraites affluèrent. Ceux de la Santé :

Sitôt que les gaff's les ont mis
Le soir après l'dernier coup de cloch',
On dit : « Bonsse » à tous les amis
A la Santoche !

On s'souhaite du courage et du sang
On gueul' : « Mort aux tant's ! Vive la fauche ! »

Pour ça l'on s'cogn' du carreau
A la Santoche !

Quand on reçoit un peu d'clous
On fume, on prend de la cantoche,
Mais on greff' quand on n'a pas de sous
A la Santoche !

Bien qu'y dit ne pas s'y courir
Le marcheur, arrangeur ou broche
Décarr' toujours avec plaisir
De la Santoche !

Jojo chante ensuite. C'était un homme d'une trentaine d'années, au visage émacié, aux traits fripés. Il avait été « joyeux » et même avait fait un supplément de congé aux travaux publics. Il le disait :

C'est un tombeau que not' République
A fait creuser pour un cœur de vingt ans
De m'envoyer aux bataillons d'Afrique.
Chaque journée je vis en sanglotant.

■ ■ ■

J'ai dans le cœur une chanson nouvelle,
Mes chers amis, retenez ma chanson,
Il faudrait mieux finir à la Nouvelle
Que de servir au troisième bataillon !

Il chantait un refrain des travaux publics :

Voyez là-bas cet homme qui s'avance,
C'est un joyeux qui voulait déserter.
Depuis longtemps, accablé de souffrance,
Il a voulu reprendre sa liberté.

Souk-el-Arba est son lieu de capture,
Dans ce pays on y crève la faim,
C'est un sergent qui donn' la nourriture,
De l'eau salée avec un quart de pain.

Maurice nous chanta ensuite des refrains du bagne. Des refrains dont quelques-uns sont inconnus en France et qui feraient bien dans votre livre, Paul Chantard, truculent auteur des *Goualantes de la Villette et d'ailleurs.* Je me souviens notamment de l'*Orapu* que les forçats chantent le matin, quand ils vont sur la route coloniale qui ne se terminera jamais, et où tant de mauvais garçons ont laissé leurs os.

Car la vie n'est pas tranquille
Pour les soippeurs de la Courtille.
Toujours soippé,
Jamais massé (arrêté)
Sur les boul'vards
Je t'l'dis franc cœur
Que les soippeurs
N'ont pas de bonheur !...

Je n'en finirais pas si je transcrivais toutes les chansons qu'il me fit connaître.

Au fond d'ma culotte
J'ai froid, je grelotte,
J' n'bois que de la flotte
Pour me fortifier.
Ah ! plaignez mon sort
Car si jeune encore
Aux travaux forcés
J'vais être condamné !

Le bronze a retenti. Debouts! Il est cinq heures,
Le voile de la nuit couvre encore l'Orapu,
Des vampires affreux regagnent leur demeure,
Ivres du sang humain dont ils se sont repus.
Pour beaucoup d'entre nous, réveil épouvantable.
Leur esprit vagabond errait sous d'autres cieux,
Mais la cloche, en sonnant l'appel impitoyable,
Les ramène à nouveau pour souffrir en ces lieux.
Chacun pour le travail s'arme d'une bricole.

« Et puis la tine vient remoucher la butte en rigolant ! »

Et, dans la forêt sombre, s'avance en trébuchant.
L'on dirait des démons la sarabande folle,
Car l'enfer est au bagne et non pas chez Satan.
On franchit les rouleaux, on tombe, on se relève !
La vase et les chicots, rien ne doit nous lasser,
L'on ne connaît pour nous que les mots : « marche ou crève ».
L'Orne (le transport des forçats) *apporte en ses flancs de quoi nous remplacer.*
Enfin le « dégrad » (le débarcadère), *l'on arrive et sans trève,*
Il faut retourner au second numéro.
De douleur, de dégoût, chaque cœur se soulève,
Mais la voix d'un Arabe a crié : « Roumi ro » (marche chrétien !)
Ce supplice sans nom, chaque jour se répète...
Enfants des vieux Gaulois, qu'êtes-vous devenus?
Le plus fort d'entre vous marche en courbant la tête,
Forçats, pleurez, pleurez, vos cœurs ne battent plus !

Je regardai mes compagnons. Sur les ailes de la chanson, leur âme était emportée. Qui revoyaient-ils, à quoi pensaient-ils, tandis que Maurice, d'une voix hésitante et fausse, entonnait la dernière chanson du bagne, la Belle :

La Loire *a quitté La Palice,*
Maintenant tout est bien fini,
On s'en va vers le Maroni
Où les requins font la police,
On est sans non, on n'est plus rien,
La loi nous chasse de la ville,
On n'est plus qu'un bateau de chiens
Qu'on mène crever dans une île !

Refrain

Mais alors apparaît la Belle,
La faim, la lèpre, le cachot,
Les coups de poing des pays chauds,
Rien ne sera trop beau pour elle !
Pour la liberté, les requins
Auront notre chair de coquins
Et dans la forêt solennelle
Où la mort sonne à chaque pas,
Même lorsque tu ne viens pas,
C'est toi qu'on adore, la Belle !...

Henri DANJOU

LES SCALPELS QUI ACCUSENT

Un cadavre a été trouvé près d'une allée... Il est transporté à l'Institut médico-légal.

L'entrée de l'Institut médico-légal.

Le docteur Paul, qui vient de procéder à une autopsie en plein air, donne des explications aux magistrats.

Choses vues, par Marius LARIQUE

C'ÉTAIT dans le cimetière d'un petit village, près de Melun, que le cadavre de Malou avait été enterré.

Son amant, le fermier Guyot, prétendait l'avoir étranglée, en auto, involontairement. Elle l'avait giflé ; il avait étendu la main, l'avait prise au cou, avait à peine serré ; tout de suite Malou s'était écroulée.

Ainsi présenté, le crime devenait moins odieux ; il tournait vers l'homicide par imprudence.

C'est alors que le docteur Paul et ses scalpels entrèrent en scène.

Le petit cimetière, entouré de murs vermoulus dont la mousse décorait le faîte, embaumé de fleurs, ombragé de noirs cyprès et de grands pins, présentait, cet après-midi d'août 1926, une animation extraordinaire. Entre les tombes à demi cachées sous les herbes, sur le sable des allées étroites, des hommes allaient et venaient : avocats, magistrats, inspecteurs de police, membres de la famille, journalistes.

Au dehors, une foule frémissante et curieuse attendait, contenue par les gendarmes. Des gamins grimpaient aux murs du cimetière. Deux gendarmes n'étaient occupés qu'à les chasser de leurs postes d'observation, sur le faîte du mur.

Soudain, tout bruit, tout mouvement cessa. Des fossoyeurs venaient de dévisser la bière où reposait Malou. Sur un « billard » improvisé fait de deux tréteaux et d'une planche recouverte de zinc, ils posèrent le corps violet.

Les spectateurs se bouchèrent les narines avec leur mouchoir.

Un homme surgit d'un petit réduit où le gardien du cimetière enferme ses outils : le docteur Paul.

Il était vêtu d'un pantalon et d'un veston en toile blanche, d'une grande blouse et d'un tablier caoutchoutés. Sa tête était couverte d'un calot noir, le calot qui appartint à son maître, le célèbre Brouardel, et que celui-ci, en mourant, lui légua avec tout son savoir, patiemment inculqué.

D'une boîte, le docteur Paul sortit des instruments : un costotome qui lui sert à briser les côtes ; un grand et un petit scalpel ; un couteau pour les articulations, un autre pour le cerveau ; une égoïne pour scier le crâne ; un rachitome pour attaquer la colonne vertébrale, et toute la gamme des sondes et des pinces. Le nickel de tous ces outils aux noms barbares étincelait sous le soleil d'août.

Dans les mains magiques du grand médecin légiste, ils allaient découvrir le secret d'un assassin.

Le docteur Paul commença cette autopsie comme il les commence toutes : par la mensuration du cadavre. Un aide l'assistait et crayonnait sous sa dictée. Il ne posait son crayon que pour prendre une cigarette de tabac bleu qu'il plaçait entre les lèvres du médecin légiste et qu'il allumait.

A distance, je suivais cet effort tenace de la science pour confondre un assassin ; à distance, car l'odeur horrible nous éloignait tous.

De loin, on discernait le travail du docteur. Il maniait les outils, en frappait le corps de la victime, se penchait, se retournait vers son secrétaire, fumait et, si l'on n'entendait pas ce qu'il disait, on voyait bien, au jeu de ses lèvres, qu'il ne cessait de parler.

Les outils brillants traçaient des éclairs dans la lumière...

Lentement, longuement, le médecin légiste examinait toutes ces mutilations terribles qu'il venait de faire. Son visage ne laissait paraître nulle émotion. Aussi calme que devant une pièce anatomique, il dictait à son aide les phrases qui aideraient la justice dans sa tâche.

Mais il restait à trouver la preuve irréfutable des mensonges de Guyot.

L'assassin disait : « Il n'y a pas eu lutte ; Malou est morte presque subitement. »

Pour le confondre, le docteur Paul cherchait les ecchymoses. Les découvrir sur la peau de Malou avait été enterré.

Un à un, les indices de violence apparurent au médecin légiste.

Ici, c'était la trace d'un coup de pied ; là, celle d'une griffure profonde ; ailleurs, un coup de poing avait laissé la marque d'un traumatisme.

Au bout d'une heure, le secrétaire du docteur en avait assez écrit pour mener l'assassin à la mort.

Et toujours, le docteur Paul remuait les lèvres. J'ai su depuis que, durant l'autopsie, il parlait au cadavre, qu'il le plaignait et qu'il s'excusait de le torturer :

— Pauvre enfant ! tu étais bien jolie et l'amour était fait pour toi et non la mort. Petite téléphoniste, tu attendais de ton amant fortuné un peu plus de joie que n'en peuvent donner les standards sans air. Or, un soir d'été, sur cette belle route de Melun, au pied d'une meule, il t'a sauvagement frappée, puis étranglée, puis il a voulu brûler ton corps pantelant encore... Pauvre petite Malou !

Guyot ne fut pas condamné à mort ; on ne condamne plus beaucoup à mort et les crimes les plus horribles trouvent grâce aux yeux des jurés. C'est la mode...

* * *

Le docteur Paul est un des plus utiles collaborateurs de la justice. Médecin légiste depuis plus de 25 ans, le nombre de ses autopsies dépasse 30.000. Ce qui veut dire que, 30.000 fois, il permit aux juges de juger à coup sûr. Ce qui veut dire que, plusieurs centaines de fois, il permit à la police de mener son enquête en droite ligne ; il déblaie la besogne ; il ne laisse rien dans l'ombre.

Chaque grand crime le voit debout, dressé devant l'assassin, combattant celui-ci avec son arme : le scalpel.

On croit qu'il s'agit d'un accident, d'un suicide, comme dans le cas (récemment évoqué devant le tribunal civil, à cause d'un héritage revendiqué par le fils de la victime) de ce commerçant de la rue de Richelieu.

Le docteur Paul s'approche du cadavre, le regarde, l'examine. « Ça sent le drame », dit-il.

Il sort son scalpel, et l'outil d'acier dévoile un crime.

C'est l'autopsie qui permet d'identifier Marie-Louise Bataille, la morte du cercueil de toile ; c'est l'autopsie — si elle eût été bien faite — qui eût permis aux enquêteurs de savoir exactement comment était mort Rigaudin, s'il s'agissait d'un crime passionnel ou d'un meurtre d'intérêt. Mais, à Lille, auprès de la malle sanglante, le docteur Paul ne fut pas mandé et les enquêteurs ne savent encore pas et ne sauront jamais sans doute ce qu'il eût été bon qu'ils apprissent.

Il a fallu que, ces jours-ci, MM. Benoist et Nicolle se rendissent à Lille pour voir eux-mêmes les mains de Rigaudin, conservées dans l'alcool, mains aux signes particuliers et qui ne laissaient point de doute quant à l'identité du mort.

Il leur fallut reconstituer eux-mêmes, patiemment, difficilement, les circonstances de la mort de Frédéric Rigaudin.

Ils ont, à cette tâche, perdu un temps précieux durant lequel l'assassin préparait sa défense, ses arguments, ses alibis.

Le docteur Paul, lui, leur eût fourni un rapport définitif, ne laissant place à nulle équivoque, à nulle erreur.

C'est l'autopsie qui absout ce conducteur d'auto, qui condamne cet homme ayant pris part à une rixe ; c'est grâce à l'autopsie qu'on apprendra le crime du mari, la défaillance de l'amant.

Toujours placé entre la justice et le drame, le docteur Paul et ses scalpels sacrifient au service de la société.

Lorsque tout est perdu, quand la police désespère et que le juge d'instruction, découragé, n'interroge plus, n'attaque plus, il arrive qu'un parquet avisé fait appeler le docteur Paul. Et c'est alors l'affaire de miss Daniels...

* * *

Vous souvenez-vous de ce drame?

Au pied des dunes, près de Boulogne, on trouve, une nuit, le cadavre d'une jeune gouvernante anglaise, miss Daniels.

Est-ce un crime? Un premier médecin légiste ne le croit pas. Pour lui, miss Daniels est morte des suites de manœuvres abortives.

On enterre la jeune femme. Les semaines, les mois passent. Mais cette mort étrange fait parler...

Un juge est commis ; une enquête commence, non sans embarras pour les policiers, car comment conduire une enquête lorsqu'on n'est même pas sûr qu'il s'agit d'un assassinat?

Les mois passent encore...

On se décide enfin à faire l'exhumation et l'on demande au docteur Paul de voir les restes informes de la jeune fille.

Ce fut là, sans contredit, l'un des plus âpres, des plus difficiles, mais aussi des plus beaux travaux du grand médecin.

Huit heures durant, il examina des lambeaux de chair, des fragments d'os ; à un moment, il s'aperçut que le cartilage thyroïdien était brisé. Il regarda de plus près : miss Daniels avait été étranglée par une main puissante, par une main d'homme.

Des autopsies plus célèbres, celle des fragments d'os trouvés dans la villa de Landru à Gambais ; celles de Bonnot, de Garnier, de Carrouy, de Jouin, le sous-chef de la Sûreté ; celles d'Essad pacha et du banquier Lœwenstein, n'ont pas, dans les annales de la Justice, une telle répercussion ni la même importance.

Sur les 30.000 autopsies du docteur Paul, celles-ci ne comptent pas. Elles sont glorieuses mais faciles. Le mystère n'y tient pas de place ; le sens divinatoire du médecin n'a pas à s'exercer.

La difficulté et l'utilité, c'est l'autopsie quotidienne, c'est l'autopsie — banale pour le public — du noyé qu'on vient de repêcher ; de l'homme trouvé sans papiers, sur la voie publique ; du corps sanglant qui cache peut-être un suicide ou peut-être un crime ; c'est l'autopsie que pratiquent chaque jour, à l'Institut médico-légal, le professeur Balthazard, les docteurs Paul et Dervieux.

* * *

La vieille et sinistre Morgue dressait ses bâtiments sombres, quai de l'Archevêché, square et qui donne sur le quai de la Râpée, à quelques mètres du pont d'Austerlitz.

Dès l'entrée, deux couloirs séparent les services : service administratif et service médico-légal.

Entre les deux, une sorte d'*atrium*, cour empierrée et gazonnée avec, au centre, une fontaine, et sur l'un des murs, un triptyque en mosaïque portant cette légende : « Par la Science, la Nature instruit l'humanité. »

Le large couloir par lequel on accède aux services du professeur Balthazard est orné des bustes d'Orfila, de Tardieu, de Brouardel, les trois grands maîtres de la médecine légale.

Le laboratoire de recherches, vaste pièce qu'éclairent de hautes baies vitrées du côté de la Seine ; le musée-bibliothèque (le plus riche du monde) ; une grande salle pour les étudiants ; l'amphithéâtre dressé en hauteur et qui contient 200 places, tel est l'un des côtés du rez-de-chaussée. L'autre est constitué par les services administratifs.

Le sous-sol comprend la salle des machines, du frigorifique, les deux salles d'autopsie, le vestiaire des médecins légistes, la salle de conservation des cadavres, deux chapelles attenant aux salles de réception.

Une femme, vêtue de noir et qui sanglotait, se trouvait dans cette salle de réception au moment où j'y passai.

Déjà, elle n'avait presque plus de doute sur l'identité du mort qu'on allait lui présenter ; le commis-greffier l'avait interrogée sur la taille, sur les vêtements du mort. Il ne restait plus à la soumettre qu'à l'épreuve décisive : la reconnaissance de la tête.

Elle était affalée sur l'un des deux fauteuils meublant uniquement la pièce dont les murs nus sont séparés en deux parties par une cloison de verre.

Soudain, un grincement léger la fit tressaillir. C'était le choc métallique de l'ascenseur qui s'arrêtait. Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la vitre et le cercueil parut, traîné sur un chariot.

Un drap blanc recouvrait le bois grossier de la bière. Le couvercle déplacé laissait voir la tête découverte. Un homme vint soutenir la femme ; elle se dressa à demi sur son fauteuil, ouvrit très grands les yeux, puis se laissa retomber sur son siège en s'écriant dans un sanglot : « C'est lui, c'est bien lui. »

Un aide insista : « Vous êtes absolument sûre, Madame ? » — Hélas ! gémit la pauvre femme.

Le corps, alors, fut admis dans une des chapelles. Recouvert d'un catafalque, il attendra là que la famille vienne un matin, accompagnée d'un prêtre qui psalmodiera la prière des morts et suivie des Pompes funèbres qui enlèvera le corps. Si la famille ne réclamait pas — par pauvreté ou par indifférence — le corps, celui-ci serait conduit au cimetière de Thiais et jeté dans la fosse commune.

* * *

J'avais vu des autopsies, en plein air, dans des cimetières, dans des jardins ou dans les morgues délabrées de province. Il ne m'intéressait donc pas d'en revoir une ici, dans cette vaste et claire pièce où opérait le docteur Paul, sur un billard de marbre, près d'un lavabo de porcelaine blanche.

J'ai laissé le médecin et ses scalpels accusateurs et je suis descendu à la salle de conservation.

La température y est à 0 degré.

Cette longue salle, au sol cimenté, est tapissée sur trois rangs de petites portes ; de gros tuyaux courent le long des murs.

A chaque porte est fixée une ardoise sur laquelle est écrit à la craie, parfois un nom et parfois un numéro seulement.

Dans la rangée de droite, au deuxième étage, j'ai lu un nom : Marie-Louise Bataille. Elle est encore là, parmi les tombeaux provisoires, la pitoyable victime, et ses restes dépecés par l'assassin, dépecés par le scalpel du docteur Paul, attendent encore, congelés.

La justice des hommes aura peut-être encore besoin qu'on mutile de nouveau ce cadavre pour éclairer le crime et forcer l'assassin à l'aveu. On peut conserver ici deux mois, trois mois, cinq mois même, le corps de Loulou Bataille...

A côté de sa case, il y a un numéro 1.640. Ce corps n'est pas reconnu ; il était venu un soir, voici déjà huit jours, dans le fourgon des Pompes funèbres qui l'avait ramassé, quartier de l'Amérique. La gorge avait été ouverte d'un coup terrible... Les poches étaient vides : pas un papier, pas un sou.

Personne n'a dû pleurer ce mort anonyme, puisque pas une femme, pas une mère, pas un enfant, ne sont venus qual de la Râpée.

L'autre case, celle de droite, portait un nom : le comte de B...

Le comte de B..., riche encore, mais le cœur pesant d'un chagrin d'amour, s'était jeté sous un autobus.

Demain, il ne sera plus là. Il aura quitté ses deux voisins : l'égorgé du XIXe arrondissement et Loulou Bataille.

Mais durant 24 heures, ses vêtements de drap fin auront mélangé le parfum subtil de la belle étoffe et celui des gouttes d'essence de rose dont le comte les avait arrosés, avec l'épouvantable odeur qui monte de cette pièce...

* * *

Oui ! c'est bien ici le bout de l'énigme policière, du désespoir obscur ou de l'accident anonyme que fabrique chaque heure de Paris.

Ici défilent la misère, le crime, la honte, l'assassinat. Et le peuple de Paris, en donnant ironiquement le nom de Morgue à ce lieu d'extrême abaissement et d'humiliation profonde, sait bien ce qu'il fait. Il goguenarde devant la mort, devant l'abjection. Sous ce nom pompeux, sous ce nom d'orgueilleuse superbe : la Morgue, le peuple sent bien toute l'horreur des morts anonymes qui viennent là, mais il gouaille...

Un commis de l'Institut médico-légal (on l'appelait naguère un « morgueur ») a voulu tirer l'une des 96 cases qui meublent cette pièce.

J'ai tourné la tête, mais, la case repoussée, le cadavre resta, flottant dans la pièce, noyant toutes choses, — les cases, les tuyaux du frigorifique, les cercueils vides, dissimulés comme des bêtes qui guettent, — les recouvrant comme d'un linceul de pestilence, l'odeur lourde des désinfectants et de la mort...

J'ai demandé la sortie.

Il se trouve que les visiteurs officiels sortent par la porte qui s'ouvre devant les cadavres, sur le quai de la Râpée, sur la berge de la Seine.

Le brouillard et le jour commençaient à tomber ; il faisait froid dans la cour caillouteuse. Devant la lourde porte de fer veillait, à l'intérieur de l'établissement, l'un des cinq commis de l'Institut.

Vêtu d'une longue blouse bleue, les yeux cachés derrière d'épaisses lunettes, cet homme écoutait. Il n'avait point besoin de voir très clair. A quoi lui eussent servi de bons yeux derrière cette porte de fer ? Il écoutait...

Le bruit d'une voiture automobile allait-il se faire entendre sur la berge ? L'homme se précipiterait pour tirer les deux battants de la lourde porte et laisser entrer dans la cour l'auto des Pompes funèbres. Il n'y a pas de sonnette à la porte. Mais il n'est pas possible de se tromper. Aucun véhicule, hormis ceux des morts, n'a le droit de s'aventurer là.

On m'a ouvert la porte. A quelques mètres, les débardeurs vidaient un bateau de briques. Malgré le froid, la pluie, leur torse n'était abrité que sous un léger chandail. Leurs biceps saillants jouaient bien sous la peau ; ils chantaient en travaillant et parfois s'interrompaient pour boire du vin rouge, au goulot d'une bouteille.

A quelques pas, la Seine roulait tumultueusement ses eaux sombres.

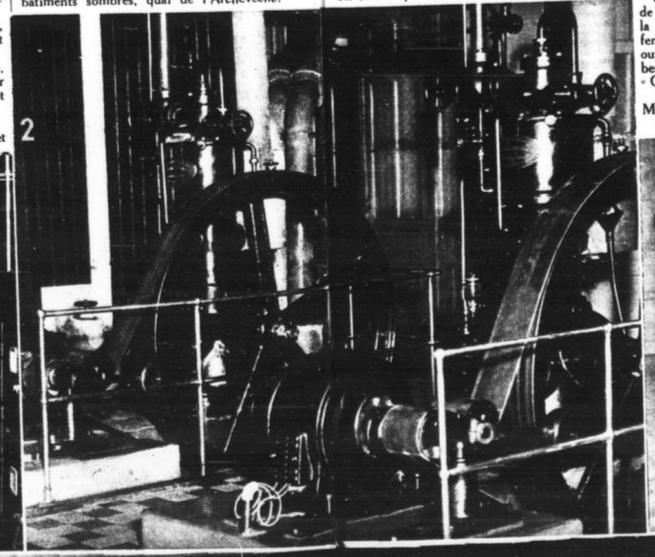
Dans un angle du mur d'enceinte de l'Institut, un vieux clochard, accroupi, les genoux au menton, dormait, les mains enfoncées dans les manches d'un pardessus loqueteux.

* * *

J'ai fait le tour de l'Institut par le quai de la Râpée ; j'ai revu l'inspecteur en civil qui, dans l'allée de sable, observe et suit tous ceux qui se présentent ; j'ai revu le square où de beaux enfants jouaient et poussaient encore des cris joyeux dans le soir tombant.

Et le tableau d'ensemble s'est dressé devant mes yeux fatigués par toutes les visions de cet après-midi, le tableau de la vie !...

D'un côté, le square : la jeunesse et l'amour ; de l'autre, les berges de la Seine : le travail, le sain et beau labeur ; entre les deux, la Mort, la Morgue...



IX. — A LA CONCIERGERIE

(suite et fin)

Tous, sauf le quatrième, racontaient leur histoire. Les plus bruyants étaient ceux de la bande de malfaiteurs : l'entente ne devait certainement pas régner au sein de cette association, à en juger par les trois bandits qui en faisaient partie : ils s'en... guirlandaient à qui mieux mieux, et en seraient même venus aux coups, sans notre intervention et celle des gardiens qui vinrent nous chercher.

Après la levée d'écrou pour le transfert à la Conciergerie et la signature au greffe de nos comptes respectifs, nous sommes acheminés vers la sortie. Nous montons dans le « panier à salade », si toutefois l'on peut encore appeler ainsi les luxueuses automobiles qui viennent tout récemment de remplacer la guimbarde classique qui portait ce nom.

Nous arrivons à la Conciergerie. On nous fouille minutieusement, on nous enregistre avec toutes les formalités habituelles. Puis on me fait entrer dans une cellule où il y a déjà un détenu.

J'ai une sorte d'appréhension et je demande au gardien si je ne puis être seul dans une cellule. Il me répond :

— C'est impossible... Nous avons trop de clients... On manque de place...

J'entre donc dans la cellule n° 30 et l'on nous enferme. Je pose mon baluchon par terre ; mon nouveau compagnon s'est levé et m'observe. Nous nous examinons mutuellement : c'est un homme d'une soixantaine d'années, qui a l'apparence d'un ouvrier propre et soigné. Je n'ai pas l'impression d'être avec un bandit. Je lui dis :

— Depuis 17 mois, j'étais seul au 11/7. Cela va me changer d'être à deux.

— Moi, dit-il, à la Santé j'étais aux étages, nous étions à trois.

— Comment, vous passez aux Assises et vous n'étiez pas à la Grande Surveillance?

— Je devais passer en correctionnelle pour un vol avec violence... Cela pouvait aller en correctionnelle comme aux Assises... Maintenant, je suis envoyé aux Assises...

Puis, avant de nous raconter mutuellement notre histoire, il me fit, pour ainsi dire, les honneurs de sa cellule, et le dialogue suivant s'engagea :

Lui. — Prenez la table, mettez-vous à l'aise... Voilà une étagère : vous pouvez même mettre certaines de vos affaires sur la mienne, car votre baluchon est d'importance.

Moi. — Vous écrivez beaucoup ?

Lui. — Non.

Moi. — Alors ça va bien, car j'écris beaucoup et alors j'accapare la table.

Lui. — Oh ! vous pouvez ! On s'arrangera toujours.

Et comme d'habitude nous échangeâmes nos histoires. La sienne était une navrante conséquence de la misère, aussi triste que banale. Lorsqu'il sut que j'avais 147 témoins, il me dit :

— Mais ça coûte 83 francs par témoin. Les témoins de l'accusation sont cités d'office, mais pour les témoins de la défense, on doit payer 83 francs par citation.

— Vous faites erreur... Alors, un accusé qui est sans ressources?

— C'est mon cas... j'ai un avocat d'office et je ne peux pas lui demander de faire citer mes 12 témoins... Cela lui ferait mille francs... je ne peux pas lui demander cela!

— Alors, dis-je, stupéfait de ce qu'il me disait, on doit payer pour sauver sa tête et l'accusation ne paie rien pour vous accuser ! C'est impossible !

Hélas ! c'est mon interlocuteur qui avait raison, et la loi est absolument formelle à ce sujet, me répondit-on lorsque je pris mes informations.

Le surlendemain de mon arrivée j'eus la visite du président de la Cour d'Assises qui, conformément à la loi, venait me demander si j'avais quelque chose à ajouter ou à retrancher à ma défense. Assez ému, je répondis : « Non, Monsieur le Président. »

Deux jours après, mon compagnon de cellule montait aux Assises. Les débats de son affaire ne furent pas longs. A 5 heures et demie, je le voyais revenir, accablé. Il avait 5 ans de réclusion. Le lendemain de sa condamnation, il reçut la visite de son avocat l'informant que le jury lui-même avait trouvé la peine trop forte et qu'il ne voulait le faire condamner qu'à deux ou trois ans de prison. L'avocat fit signer un recours en grâce aux jurés.

Le malheureux fut transféré à Fresnes, première étape de sa réclusion...

∷ ∷ ∷

J'étais seul à présent dans ma cellule. J'étais au régime ordinaire des détenus, car la gamelle et la cantine étaient aussi bonnes à la Conciergerie qu'elles étaient déplorables à la Santé.

J'avais retrouvé quelques-uns de mes co-détenus de la Santé : Vieillard entre autres qui attendait, avec bien peu de chances, la cassation du jugement qui l'avait condamné aux travaux forcés à perpétuité ; Popol, meurtrier d'un ancien « flic », son locataire, et qui s'en tira avec cinq ans de réclusion ; le banquier aux treize millions, qui comptait sur sa belle conduite pendant la guerre pour racheter les faux qu'il avait commis... Il n'avait pas tort, car il était condamné à cinq ans de prison avec sursis et il sortait le soir même.

J'étais seul à présent dans ma cellule et je ne m'en plaignais pas. Je travaillais à mes dossiers, à mes notes... Les journées souvent me paraissaient longues lorsque je n'avais pas la visite d'un de mes avocats ou d'un de mes amis...

Le 11 mai au matin, la porte s'ouvrit et je vis entrer le gardien chef qui me dit :

— Plus moyen de vous laisser seul.

Et mon nouveau copain entra. Il me confia que c'était la troisième fois qu'il venait à la Conciergerie, qu'il avait déjà récolté sept ans de prison, cinq ans de réclusion, et qu'il venait répondre d'une troisième affaire dont il se prétendait innocent et pour laquelle il risquait les travaux forcés.

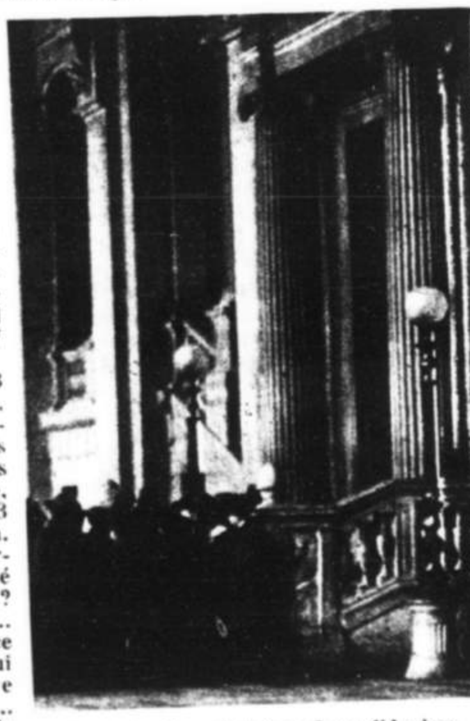
Les dernières journées avant les Assises s'écoulaient avec lenteur...

J'écoutais les récits de Fayer, mon compagnon, et j'étais tenu par lui au courant de tout ce qui se passait dans la maison... j'avais appris d'autres condamnations, d'autres acquittements... Mais ma nervosité augmentait de minute en minute et je ne pouvais tenir en place...

Dimanche 20 mai, veille du grand jour... Cinq cent cinquantième jour de prison préventive ! Pour la dernière fois, mes avocats me font demander.

— Pour vous, votre affaire est terminée... Il y a quelques détails à mettre au point, des questions secondaires laissées pour la dernière minute...

Je ne dormis guère cette nuit-là... Jusqu'au jour, je comptai les heures, les minutes...



L'entrée du public à la Cour d'Assises.

X. COUR D'ASSISES

Enfin, c'est le matin... J'attends avec une impatience fébrile dans ma cellule de passer au coiffeur... Il faut que je sois rasé de frais... Je songe aux recommandations de ce gardien... j'ai soigné ma toilette... la chemise, le faux-col, la cravate que l'on vous autorise à mettre le jour des Assises... Mais je n'ai plus l'habitude de m'habiller, je n'ai pas de boutons de manchettes...

Enfin, je suis habillé... Il n'est que onze heures du matin... Le brigadier me demande si je suis prêt... Les minutes sont longues... Il est midi... un timbre retentit... C'est une fausse alerte... C'est le départ des condamnés faisant appel...

Oh ! comme les minutes sont longues ! Enfin, un nouveau timbre retentit ! J'entends la voix du brigadier :

— Envoyez les Assises !

J'entends la grande porte s'ouvrir, puis la porte de ma cellule.

Encadré par deux gardes, je longe un corridor; une porte s'ouvre, puis une autre : c'est la salle des Assises.

Je ne dirai rien ici des débats.

Me de Moro-Giafferi soutenait les intérêts de la partie civile.

Mes Henry Torrès et Suzanne Blum me défendaient.

Trois audiences furent nécessaires. Il y eut des incidents parfois vifs ; l'un d'eux eut pour résultat de faire abandonner l'accusation de guet-apens et de préméditation portée contre moi dont le geste meurtrier n'avait été que l'effroyable réflexe d'un père à qui l'on veut enlever son enfant après quinze mois de tortures morales.

A la question : l'accusé est-il coupable? La réponse du jury fut : non !

C'était mon acquittement.

∷ ∷ ∷

La Conciergerie est plongée dans une obscurité presque totale.

Il est neuf heures et demie du soir. Le brigadier m'attend à la porte. L'un de mes gardes lui tend ma feuille d'acquittement.

Le brigadier m'entraîne. Me voici devant ma cellule.

— Ne faites pas de bruit, me dit-il. Laissez les autres dormir...

Il ouvre doucement la porte. Fayer, qui était couché, se lève, me saute au cou et m'embrasse !

Il m'aide à faire mon baluchon... Je ficèle mon paquet avec les manches de mon pardessus.

Le brigadier revient. Fayer me tend la main. Je veux lui rendre ses boutons de manchettes; il refuse, veut que je les garde en souvenir de lui !

Le brigadier m'entraîne au Greffe pour la levée d'écrou... Il me remet mon bien, tous les objets qui m'avaient été enlevés le jour de mon arrestation, clefs, pipe, canif, etc., ainsi que mon compte.

J'ai accompli la dernière formalité de la levée d'écrou, j'ai signé la dernière pièce ; le brigadier m'accompagne, il ouvre une porte, deux portes, et enfin la grosse porte, la troisième... Je suis libre.

∷ ∷ ∷

Ainsi s'achève le 23 mai 1928, après plus de dix-huit mois de prison préventive — plus exactement cinq cent cinquante-trois jours — la pénible odyssée d'Edmond Half, meurtrier imprévu de son beau-frère.

Libre, il ne lui reste plus qu'à chercher l'oubli de son calvaire dans l'affection de son fils, première victime de l'horrible tragédie.

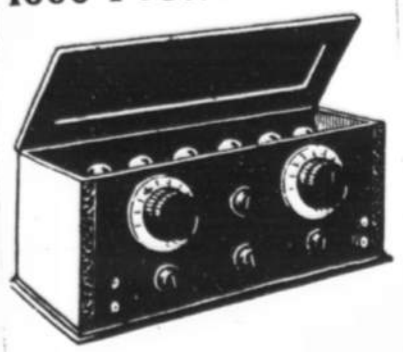
Adapté par
Claude VALMONT.

FIN

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
— *Copyright by Claude Valmont, 1929.*

Gratuitement
au choix
1000 Phonographes

1000 Postes T.S.F.



DONNÉS pour diffuser cette Marque de premier ordre, aux lecteurs de ce journal **qui se conformeront à nos conditions** et nous enverront la solution exacte de ce ***Concours :***

Malheureux comme les ....
Riche comme ......
Pauvre comme ...
(Remplacer les points par des lettres)

Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette Annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à
Établissements EMYPHONE
(Service D E)
17, Rue Sedaine, PARIS (11e)

LISEZ...
LES DESSOUS DE L'ESPIONNAGE ANGLAIS
(de 1914 à 1918)
par
ROBERT BOUCARD
Sensationnel !
Passionnant !
LES EDITIONS DE FRANCE 20, Av. Rapp 12 fr.

Sans Effort de Volonté, Sans Médicament
la Timidité

peut maintenant être vaincue en quelques jours
par un système absolument inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré. Tous ceux qui souffrent d'être timides doivent demander de suite l' "Ouvrage du Prof. R O" qui est envoyé gratuitement à nos lecteurs et dont il ne reste qu'un nombre limité d'exemplaires. Écrire au D^r de la **Fondation Renovan, 12, rue de Crimée, Paris,** et joindre **1 franc** pour frais d'envoi sous pli fermé.

Un évènement littéraire
Pavillon haut !
LES NOUVEAUX ET PASSIONNANTS RÉCITS DE GUERRE NAVALE DE
PAUL CHACK
est paru
(ILLUSTRATIONS)
LES EDITIONS DE FRANCE 20, Av. Rapp. — 15 fr.

SOMMER, DÉTECTIVE
Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches **40 fr.**
Toutes missions. Paiement après.
Ouvert de 8 h. à 20 heures. Téléphone : Louvre 71-87
5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

Bulletin d'Abonnement

	1 an	6 mois
France et Colonies	55. »	28. »
Etranger tarif A..	72. »	37. »
Etranger tarif B..	82. »	43. »

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois).

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement :

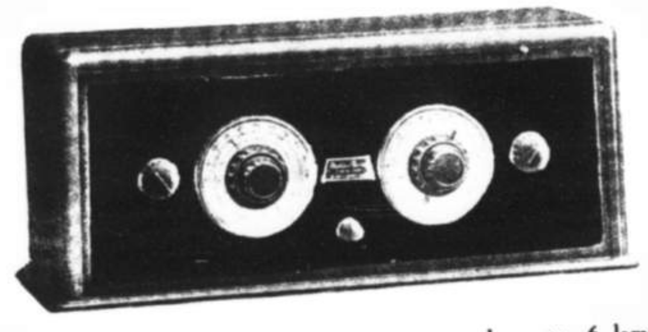
Remplissez ou recopiez ce bulletin et envoyez-le à la
Direction du journal DETECTIVE
35, rue Madame, PARIS (6e) Tél. LITTRÉ 32-11
Compte Chèque Postal N° 1298-37
Votre abonnement partira de la semaine qui suivra sa réception

Le détective E. GODDEFROY
est le seul détective en Belgique, ex-officier judiciaire près les parquets de Bruxelles et d'Anvers, diplômé de la préfecture de police de Paris. Chevalier de l'ordre de la Couronne, de l'ordre d'Orange-Nassau et de l'ordre de l'Empire britannique. Officier invalide de guerre. Ancien commissaire de police adjoint de la ville d'Ostende. Ancien expert en police technique près les cours des tribunaux des Flandres.

RADIO-STAND
expose dans ses magasins
50, Rue de Bondy, — PARIS-(X^e) — 2, Rue de Lancry
ses nouveaux modèles 1930

Encouragé par le succès toujours grandissant que rencontre depuis 2 années son modèle Omniavox VI, Radio-Stand intensifie encore la production de ce modèle et présente l'Omniavox type S. O. 30 qui bénéficie d'une présentation plus luxueuse, et comporte des organes de manœuvre encore simplifiés, assurant cependant un rendement toujours supérieur grâce à une technique nouvelle et à la démultiplication progressive du système d'accord.

1 AN



de crédit

L'installation complète de ce récepteur idéal comprenant le poste, 6 lampes, un cadre métal nickelé à commutateur, un accu 4 volts (bac verre) **un accu 80 volts ébonite**, et un diffuseur " Radiolavox ".

1.530 fr. 50

payables sans majoration en 14 versements :

153 fr. à la commande — 153 fr. à la livraison | le solde en 12 versements de **102 fr.**

Audition et démonstration tous les jours de 4 heures à 19 heures et tous les mercredis soir de 20 h. 30 à 23 h.

Un CADEAU sera offert à tout acheteur se recommandant de DÉTECTIVE

Le Véritable Bréviaire de TOUTES les Sciences Occultes

Désirez-vous connaître l'Avenir ? Voulez-vous, par la main, par le visage ou par l'écriture, définir le caractère et la destinée d'un autre être ?

?

Cherchez-vous à savoir vos chances de succès, de fortune ou de réussite ? Vous intéressez-vous aux " pratiques " de la sorcellerie ?

Vous avez — enfin ! — un Guide sérieux :

L'Encyclopédie des Sciences Occultes

TOUS LES ARTS DIVINATOIRES
Astrologie, Graphologie — Les lignes de la main — -:- Cartes et Tarots -:- — Voyance, Psychométrie — Oracles et Présages — -:- Clef des Songes -:- — Langage des Fleurs, des Couleurs et des Pierres, Marc de Café

Introduction de M.-C. POINSOT
Nombreuses illustrations
Présentation de luxe

Tous les Mystères révélés
Tous les secrets dévoilés
: La Part du Vrai :
: La Part du Faux :

TOUTE LA MAGIE ANCIENNE & MODERNE
Sorcellerie, Envoûtements — : Chance et Talismans : — : Kabbale et Alchimie : — Magnétisme, Hypnotisme — Spiritisme, Apparitions. — -: Fakirisme Hindou :- — Hermétisme, Théosophie — Magies Noire et Blanche — -: Médecine Occulte :-

La Clé du Destin - La Clé du Mystère - La Clé du Bonheur

500 Francs de Livres pour 25 francs

De quoi vous passionner pendant des années

650 pages grand in-8

Le Livre des Livres - Le Livre de la Vie

Ce livre est aussi utile sur la table de l'homme et de la femme du XXe siècle qu'un dictionnaire, un livre de cuisine ou un code, et c'est TOUS LES JOURS que chacun peut le consulter avec profit.

Prix net : **25** Francs

Envoi franco recommandé contre mandat de **27 frs 50** (Etranger : **29** frs)
adressé à
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION
8, rue du Croissant, Paris (2e)

COMPTOIR CARDINET
145 à 151, Avenue de Clichy (Angle Rue Cardinet)
Grand Choix de Meubles de tous styles
RÉCLAME D'OCTOBRE

Une salle à manger moderne pour **1275 fr.**
Une chambre à coucher chêne massif **1395 fr.**
Catalogue Gratuit
BON à découper et à faire parvenir au COMPTOIR CARDINET pour recevoir gratuitement le catalogue N° 56
Facilités de paiement

les meilleurs Jazz chez vous

DISQUES
ODÉON

RIEN QUE LA VÉRITÉ

CECI INTÉRESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. **1.903** : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats, inspection primaire.

Broch. **1.907** : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. **1.914** : Carrières administratives.

Broch. **1.922** : Toutes les grandes écoles.

Broch. **1.929** : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contre-maître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie, agriculture, agriculture coloniale.

Broch. **1.935** : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. **1.943** : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto.

Broch. **1.955** : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. **1.961** : Marine marchande.

Broch. **1.968** : Solfège, piano, violon, flute, saxophone, accordéon, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. **1.973** : Arts du dessin (caricature, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, peinture, pastel, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. **1984** : Métiers de la coupe et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse, vendeuse-retoucheuse, représentante, modéliste, coupeur, coupeuse ; professorats libreset officiels).

Broch. **1.989** : Journalisme (Rédaction, Fabrication, Administration) ; Secrétariats.

Broch. **1.994** : Carrières du Tourisme.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

MAIGRIR
sûrement pour être mince et distinguée, ou, à volonté, de l'endroit voulu. Sans rien avaler et facile à suivre. **RAFFERMIT LES CHAIRS**
LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI
Premiers effets dès 1re semaine et durable. Ecrire de notre part à H.M. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

Mme SEVILLE VOYANTE RÉUSSITE EN TOUT 100, rue Saint-Lazare, PARIS (9e). — Cartomancie, graphologie, médium. Tous les jours, de 10 à 19 heures. — *Par correspondance.* **15 fr.**

LA CÉLÈBRE VOYANTE MME DANIEL
Cartomancie, Astrologie, T. l. j. Par corr. **15 fr. 50 mandat**
13 Rue Saussier-Leroy. PARIS (17e) rez-de-chaussée

GRATUITEMENT
20 SUCCÈS du catalogue

Les plus beaux des disques en vogue
DONNÉS
à tout acheteur de notre
PHONO

LUXUEUX PORTATIF 28×32×13
riche gainerie, moteur robuste
diaphragme sonore, garnitures nickelées
payables en 12 Versements de **25 FRS**
ou au comptant
au prix exceptionnel de 250 francs
Cette Souscription
donnant droit aux disques gratuits
est réservée aux 250 premiers lecteurs du
DÉTECTIVE
qui enverront cette annonce avec
une enveloppe portant leur adresse à la
SOCIÉTÉ DICO
119, Rue Championnet. PARIS-18^e
pour recevoir catalogue des disques
BROADCAST
afin de fixer leur choix avant de passer commande.
(Correspondants demandés partout)

24 Octobre 1929

1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 1 FR. 25

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Almazoff, l'homme traqué

Après trois jours et deux nuits d'un interrogatoire serré sur l'assassinat de Rigaudin, les réticences, les contradictions du tailleur de la rue Saint-Gilles ont amené son inculpation pour homicide volontaire.

(Lire, page 8, les détails de l'enquête par F. Dupin.)

Le gérant : PARAIN

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS "ZED"

HÉLIOS-ARCHEREAU, 39, rue Archereau, Paris — 1929